


6
11 K
44





COLLECTION COMPLÈTE
DES OEUVRES
DE JEAN JOSEPH
ROSSIGNOL
JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. XXXII.

16.ME RECUEIL

TURIN 1823
Chez Hyacinthe MARIETTI Libraire
Rue du Pô

COLLECTION COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. XXXII.

16.me Recueil





64. Histoire des Œuvres de l'Auteur.

HISTOIRE

DES

ŒUVRES

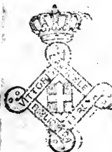
DE M. ROSSIGNOL

COMPOSÉE A LA DEMANDE

DU MINISTRE DE ROME A TURIN

M. LE C. MODESTINO PELLICANI

PAR L'AUTEUR MÊME.







A TURIN,

Chez IGNACE SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire, près S. Dalmas.

M. DCCC. IV.



HISTOIRE

DES ŒUVRES

DE M. ROSSIGNOL



COMPOSÉE A LA DEMANDE DU MINISTRE DE ROME A TURIN.

A M. LE C. MODESTINO PELLICANI.

MONSEIGNEUR.

Votre Excellence m'a invité de la maniere la plus engageante, à mettre par écrit un précis des persécutions que j'ai essuyées, et des travaux que j'ai entrepris pour la défense de la Religion. Vos désirs sont pour moi des ordres absolus. J'y défere avec d'autant moins de peine, que



j'ose espérer, à votre exemple, que Dieu pourra retirer sa gloire, et l'Église quelque édification des détails où je vais entrer. L'intérêt des sciences et des arts ne vous est pas étranger; et pour me conformer pleinement à vos intentions, j'embrasserai dans mon récit, ce qui les regarde. Les Philosophes y reconnoîtront qu'on peut être chrétien, et cultiver avec zele les sciences humaines. Sous ce point de vue, cette partie de mon Mémoire, pourra mériter d'être accueilli.

J'entrai chez les Jésuites en 1742, parce que j'estimois ce Corps: mais ce ne fut que quand je fus admis au ministere de la Confession que j'appris à les connoître parfaitement. Je sentis alors toute la grandeur de la grace que Dieu m'avoit fait, en m'appellant parmi eux. En 1744 je fus appliqué à l'étude de la Philosophie, sous le regne du péripatétisme. J'eus la candeur de demander à quoi servoient ces subtilités arabesques qu'on nous enseignoit; on me répondit que cela servoit à aiguiser l'esprit; et il fallut me contenter de cette réponse, et obéir. Pour mon bonheur, j'eus en même temps un Professeur de Mathématiques, qui m'inspira le goût de la Géométrie et du Calcul. Ses Traités Physico-mathématiques m'ouvrirent les yeux, et me firent connoître un genre de Philosophie qui n'étoit pas celle de l'École.

Pendant ces premieres études, je découvris par hazard, dans une especé de galetas, un vieux papier, où j'apperçus deux grands ronds; c'étoit une Mappemonde. J'en rognai les bordures, en partie rongées par les rats. Je la portai dans ma chambre; et j'appris à connoître la disposition des quatre parties du monde. C'est ainsi que se forma mon premier goût pour l'étude la Géographie, que je n'ai jamais interrompu, et qui a fait mes délices pendant soixante ans. Je préviens la surprise du lecteur, en lui observant que quand on vivroit aussi long-temps que les premiers Patriarches, on y trouveroit toujours un nouveau plaisir, si l'on considéroit le Globe sous les divers rapports qu'il a avec les productions de la terre et de la mer, avec l'Histoire Naturelle, le caractere, les usages, le gouvernement, la religion des différens peuples, avec les révolutions des empires, les voyages de long cours, et sur-tout avec des vues religieuses et philosophiques sur la disposition des continens, des isles, des montagnes, des récifs, des rivieres, des courans, &c. M. De Saint Pierre est un grand Maître en ce genre. Et pourquoi a-t-il si peu d'imitateurs? Je me presse de revenir.

Après la Philosophie, je fus appliqué, selon l'usage, pendant sept ans à enseigner l'Éloquence et la Poésie. Ces arts n'ont jamais eu un grand attrait pour moi. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais employé plus de trois jours à préparer les discours que je devois pronon-

cer par état en public, ou dans le sein de nos mûrs. Je dois excepter une harangue latine que je donnai sur la Naissance du Duc de Bourgogne, petit fils de Louis XV. J'en fis la même année une seconde au sujet d'un événement dont j'ai perdu le souvenir. Ce fut un ouvrage de deux ou trois jours. J'étois jeune; un moment de dépit me fit jetter au feu la copie et le brouillon. Le lendemain, revenu à moi, je la recopiai de mémoire, et je la récitai. M. De Belzunce Évêque de Marseille s'y trouva. Le Duc de Villars devoit y venir. Un contretemps l'en empêcha et me fit perdre mon sang froid. La culture du Grec et de l'Hébreu attirerent dès-lors mon attention.

Cette carriere une fois fournie, je passai à l'étude de la Théologie, que je combinai avec celle des sciences naturelles. Je parcourus entr'autres la collection des Mémoires de l'Académie des Sciences dont je formai un extrait. Je dois reconnoître que la partie historique composée pendant plus de quarante ans par M. De Fontenelle, a infiniment contribué à me former le goût. Arrivé à ma quatrieme année, mes Supérieurs m'inviterent à rendre un compte public de mes études. Je m'y refusai autant que l'esprit de subordination put me le permettre; et je ne me rendis à leurs instances, que quand je reçus un ordre précis et absolu. C'étoit alors une loi de faire l'essai de ses forces et du jugement du Public, en soutenant une These qu'on appelloit Tentative, et

qui ne renfermoit qu'un des huit Traités de Théologie. Je m'y conformai, er je choisis de préférence le Détail des preuves de la Révélation. Dans l'acte public, je citois les paroles des Prophetes dans leur langue originale. Un Religieux se leve, et dit: nous n'entendons pas l'Hébreu. Je m'attendois à la difficulté, et je l'avois prévenue, en tenant à côté de ma chaire la traduction littérale de *Xantes Pagninus*. Ma These étoit couchée en style cicéronien; ce qui m'attira une belle poésie de la part de M. Philippon, dont les compositions, je ne dis rien de trop, pouvoient aller de pair avec les vers les plus brillans de Gresset. Qu'on pardonne cet écart à l'amitié.

Cette formalité du temps une fois remplie, je me disposai au grand acte. Je composai et je publiai un Programme d'une trentaine de pages *in quarto*. Il renfermoit à peu près tous les genres d'érudition, qui devoient se soutenir en six séances différentes. M. De Voltaire qui en reçut une copie, m'écrivit une grande lettre, dans la quelle faisant le parallele de ma These et de la These de Pic de la Mirandole, il dit que celle-ci est une These de paroles, et celle-là une These de choses. Ce qui est d'autant plus remarquable qu'un de six jours assignés, étoit destiné à faire ressortir la parfaite harmonie qui regne entre les sciences naturelles et la science de la Religion.

C'étoit en 1757 que la These devoit se soutenir. La persécution des Parlemens contre

les Jésuites, étoit commencée. On annonça qu'on me feroit des questions captieuses pour compromettre la Société. Mes Supérieurs furent effrayés, et me proposerent de me désister, en me disant: nous craignons les Parlemens. La suite a bien fait voir que leur pressentiment n'étoit que trop fondé. Je ne serois pas éloigné de croire qu'un fond de défiance sur la hardiesse de mon entreprise, a pu y avoir quelque part. Il est vrai qu'elle venoit bien tard. Cette réflexion ne se présenta pas à moi; et dans un premier élans de mon indignation, je déclarai que j'étois résolu à quitter la Compagnie, et à leur intenter un procès, en réparation de l'injustice qu'on me faisoit. J'étois fortement attaché à mon état. Je savois que mes engagemens, quoiqu'ils ne fussent pas irrévocables, ne pouvoient pas être rompus sans de graves motifs. Je croyois les avoir, et je montai à l'autel sans scrupule sur la résolution que je venois de former. On en fut frappé comme d'un coup de foudre. Cependant on se remit, et l'on se mit à faire bonne contenance. Je me calmai de mon côté; et après de sages réflexions sur la fragilité et l'illusion des projets humains, je finis par me désister.

On me proposa d'aller enseigner la Philosophie à Marseille. J'acceptai la commission d'un air d'indifférence qui étoit l'effet de la loi que je m'étois imposée depuis long-temps de ne jamais demander ni refuser aucun des emplois que mes Supérieurs voudroient me confier. On

m'ordonna de m'expliquer; je déclarai alors que j'étois très-satisfait des vues qu'on avoit sur moi; et sans hésiter, je partis pour le lieu de ma destination.

Je me suis demandé s'il étoit à propos de faire mention de l'anecdote que je place ici. J'ai hésité; j'ai balancé les raisons pour et contre. Sans trop savoir si j'ai pris le meilleur parti, sans doute que ce que je vais dire, ne sera pas envisagé du même œil de tous ceux qui le liront. Cela dépendra de la disposition de leur cœur. Je m'attends à l'indulgence des uns et à la malignité des autres. On distinguoit chez les Jésuites deux états, celui de Profès et celui de Coadjuteur Spirituel. Pour être promu au grade de Profès, on devoit subir un examen rigoureux sur les huit Traités de Théologie, et sur la Philosophie du temps. On ne pouvoit être élevé à la qualité de Professeur qu'à cette condition. C'est ainsi que l'avoit réglé le sage Fondateur de la Société, pour entretenir l'émulation parmi les étudians. Après la catastrophe dont j'ai parlé, on passa par dessus cette formalité, et l'on m'envoya enseigner la Philosophie à Marseille. Au bout d'un an, il fallut assister aux examens aux quels les jeunes Jésuites étoient assujétis. On se souvint alors que je n'étois pas en regle; et l'on me demanda si avant d'examiner, j'étois disposé à être examiné moi-même. Je ne montrai aucune difficulté pour la cérémonie qu'il falloit remplir. Le Préfet des étu-

des me présenta, selon l'usage, seize questions à résoudre ; elles renfermoient la substance d'un cours de Théologie et de Philosophie. Je pris la plume, et je mis rapidement par écrit mes seize assertions. Je fus sans aucun délai mis sur la sellette, où je fus tenu pendant deux heures par quatre argumentans. Au sortir de la séance, un des Professeurs de Théologie dit avec franchise qu'il n'avoit jamais assisté à aucun examen qui l'eût intéressé à ce point. Les suffrages se déposoient entre les mains du Supérieur dans le plus grand secret. Le second Professeur de Théologie n'y mit point de mystere ; il s'expliqua tout haut, et dit que c'étoient des circonstances, où il n'y avoit aucun inconvénient à parler. On se récriera, et l'on me demandera avec surprise comment j'ai le courage de m'expliquer moi-même avec si peu de ménagement. J'aurois bien des choses à répondre ; je pourrois entr'autres rappeller que S. Paul a dit : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* ; que Dieu seul est le scrutateur des reins et des cœurs, que pour me juger en ce moment, il faudroit qu'on connût bien l'esprit qui m'anime en parlant comme je fais. Je me borne à une seule réflexion. C'est au philosophisme que j'en veux très-principalement. Ces fiers à bras, tout cochons d'Épicure qu'ils sont, affectent le plus grand mépris pour tous ceux qui admettent et respectent la Révélation. Il est bon de leur faire sentir que la Foi des Chrétiens n'est point le fruit honteux de

l'ignorance, de la petitesse de génie, du manque de talens; qu'on peut allier la créance religieuse à l'étendue des lumieres, à la vraie force d'esprit, à un caractere ferme et assuré, à la culture de tous les genres de connoissances; que ces prétendus oracles qui n'ignorent de rien, feroient bien mieux de recevoir des leçons, que de prétendre en donner à l'univers; que si je les méprise et les déteste souverainement, je pourrois par aventure être en état de leur donner des preuves sans replique de la vérité et de la solidité de ma façon de penser.

Dieu m'avoit préparé à Marseille, un jeune éleve, de seize ans, qui étoit tout propre a devenir un second Newton. Je le cultivai pendant deux ans. Ses progrès rapides dans la Géométrie et le Calcul me causerent de l'étonnement. Il s'élevoit aux spéculations les plus sublimes et les plus profondes. M. De Sylvabelle publia dans ce temps là sa belle Théorie des Variations, qui est assurément au dessus de la portée des Géometres et des Algébristes ordinaires. Cet enfant étonnant la saisit avec la rapidité de l'éclair. Du reste il n'étoit point uniquement Calculateur. Il soutint une These en 60 pages *in quarto* environ, qui avoit pour objet toutes les parties d'un Cours complet de Philosophie, entr'autres, la Métaphysique des Sensations, la Physique, l'Astronomie Physique et Géométrique, l'Histoire Naturelle, la Géométrie Transcendante, le Calcul Infinitésimal, &c. Le concours fut

prodigieux ; et il excita l'admiration de tout ce qu'il y avoit de gens habiles dans cette grande Ville. Hélas ! ces grands talens finirent par être ensevelis dans des spéculations de commerce. Ils excitoient encore mes regrets depuis plus de quarante ans. Il semble que Dieu veut me consoler enfin par un nouvel éleve d'un génie extraordinaire, dont je parlerai avant de finir.

Ces premiers succès attirerent l'attention d'une Région éloignée. Les Jésuites Polonois me solliciterent vivement d'aller travailler à la réforme des études dans la Russie Blanche. Je résistai un an à leurs instances. Il eurent recours au Général de la Société, qui me proposa cette entreprise littéraire. A la voix de mon Supérieur, je partis sans balancer, et je conduisis avec moi un Professeur de Physique expérimentale, laissé à mon choix, ainsi que je l'avois demandé. J'occupai l'observatoire de Wilna. Je traçai un plan pour achever sa construction ; il fut envoyé à Rome et autorisé par le Général. Je fis construire des instrumens à Paris, sous la direction de M. De la Caille, et ensuite de M. De la Lande. Je remplis dans l'Université la chaire de Mathématiques. On me donna dans le Tableau des études imprimé, la qualité de Professeur des Avancés; et le Professeur en titre dut se contenter de celui de Professeur des commençans. Parmi les jeunes Jésuites que je formai, je dois distinguer le Pere Narvoisz, Algébriste habile. Avec un crayon à la main, il traçoit ses calculs sur une

toile cirée, avec la rapidité d'une faiseuse de dentelles, dans le mouvement de ses fuseaux. Ce fut là que j'appris dans une seule leçon d'une heure, un Traité complet de Trigonométrie Sphérique, à quelques jeunes François, victimes des fureurs des Parlemens contre la Société.

Il étoit convenu que je passerois quatre ans dans la Lithuanie. On avoit jugé que ce temps pourroit suffire pour l'objet de ma mission. Le premier hiver mit mon tempérament à une assez forte épreuve : cependant le retour de la belle saison me rétablit. Le second hiver m'accabla entiérement, et l'été ne put me rendre ni mes forces ni mon activité. Une attaque de poitrine me mit dans un danger éminent. Je me roidis jusqu'au mois de septembre; je consultai alors le Médecin. Son Excellence, c'est le titre d'usage, déclara mon départ indispensable, et prononça mon arrêt de mort, si j'affrontois les risques d'un troisieme hiver. Je dus traverser l'Allemagne au cœur de l'hiver. Je passai l'été à Rome, et à mon retour pour la France, je fus arrêté à Milan par le Pere Boscovich, qui a été mon Maître, qui m'a servi de Pere, et qui a consenti à être mon ami. Lorsqu'il fut parti pour Paris, j'enseignai la Philosophie et les Mathématiques au Collége des Nobles. Le C. François Scotti soutint sous ma direction une These sur ces deux sciences, qui obtint les plus grands éloges dans une Ville aussi éclairée. Plusieurs autres de mes

élèves se signalerent ; et nommément le M. Ferretti, par une savante These en François sur les Sections Coniques.

Le Bref du Pape Ganganelli en 1773, m'obligea à rentrer dans le sein de ma Patrie. M. l'Archevêque d'Embrun m'engagea avec les plus vives instances à me charger de la réforme des études du Collége. J'employai un an à tracer un plan d'enseignement; et l'on en décida tout de suite l'exécution. Tout alla au mieux dans les commencemens : mais l'harmonie ne fut pas de longue durée. Je l'ai dit ailleurs, l'inertie des esprits est cent fois pire que celle de la matiere. La plupart des Maîtres se cabrerent, et se roidirent contre l'autorité du Bureau. Le Prélat qui vouloit soutenir son ouvrage, envoya le Plan au Parlement, qui l'homologa et lui donna force de loi; on en vint aux voies de rigueur. Malheureusement l'esprit de discorde se mit dans la Ville ; deux grands partis la diviserent ; et les Maîtres réluctans s'appuyerent de l'un des deux. Il en résulta que l'enseignement des classes inférieures, resta à peu près sur le même pied qu'auparavant. Quant au plan de Philosophie, en dépit de l'orage, il fut exécuté avec succès pendant quinze ans, jusqu'à la grande catastrophe de la Révolution.

Ici commence un nouvel ordre de choses pour moi, comme pour tant d'autres. A la fameuse époque du 14 juillet, les esprits s'exalterent sur les bords de la Durance, comme

dans tout le reste de la France. Un précurseur, en fait d'insurrections, avoit déja paru dans ce canton. C'étoit un Curé fanatique du Diocese de Vienne qui sonnoit le tocsin, parcouroit les paroisses, mettoit à contribution les Curés, pour la cause commune, disoit-il. Il répandoit un livre séditieux, pour soulever de simples Prêtres contre l'autorité des Évêques, leur attribuant entr'autres, le droit d'assister et de décider dans les Conciles Œcuméniques. Son livre étoit fou et impudent. Cependant il étoit fait avec assez d'art pour en imposer aux esprits un peu bornés. Il fit en effet du ravage. Le Collége et le Séminaire d'Embrun comptoient un bon nombre d'Ecclésiastiques de mérite. Ils prirent l'allarme. Nous résolumes de composer chacun à part un Mémoire, et de choisir ensuite ce qui seroit jugé plus propre à arrêter le désordre, et à le faire imprimer à frais communs. On voulut bien donner la préférence à mon travail, qui produisit une brochure de 80 pages *in octavo* environ.

Il fallut bientôt reprendre la plume. On vit paroître la Constitution Civile du Clergé, accompagnée ou suivie de l'ordre du serment d'adhésion. Il faut avouer que le dispositif en étoit très-séduisant : mais c'étoit le serpent caché sous l'herbe. Quand on examinoit l'ouvrage avec des yeux tant soit peu éclairés, on découvroit aisément le venin qu'il renfermoit.

L'Abbé Barruel, mon ami intime, et je souhaite qu'il continue à mériter de l'être, l'Abbé,

Barruel publia une brochure sous le titre de *Prône d'un bon Curé*, où il déduisoit les motifs du refus du serment. Je jugeai qu'une piece encore plus populaire, pourroit produire un grand bien. Je fis le pendant de celle de mon ami; et je l'intitulai : *Entretien familier d'un Vicaire.* J'eus la consolation de voir que je n'avois pas travaillé en vain. Tous les Prêtres du Collége, du Séminaire et de la Ville tinrent ferme. Mais ils devoient être complétement assimilés au Collége des Apôtres. Il se trouva enfin un traitre parmi eux, mais un seul, et qui étoit plus particuliérement obligé de donner l'exemple. C'étoit le plus vieux Curé de la Ville. Un tel scandale pouvoit avoir des suites funestes. Je les prévins en publiant un Mémoire, où je le rendois odieux, et qui pis est en France, souverainement ridicule. Il parut sous le titre de *Gros Jean qui remontre à son Curé.* Hélas! on cessa bientôt de rire. A l'arrivée de l'Évêque intrus, il ne manqua pas d'aller lui faire sa cour. Un jour qu'il en revenoit, il tomba roide mort à la porte de la Métropole, où il avoit consommé son apostasie.

La mort funeste des vivans est aussi insuffisante pour convertir les incrédules que la résurrection des morts. Quelques cabaleurs sans foi et sans mœurs avoient égaré la lie du peuple; ils continuerent à l'exalter, et la porterent aux derniers excès. Le Pasteur légitime fut obligé de prendre la fuite. Il se crut en devoir de livrer en partant les rebelles obstinés

à Satan. Je fus chargé de rédiger ses anathêmes. Ils furent affichés par tout dans la Ville, dans la campagne. Sur ces entrefaites on vit paroître le Bref du Pape Pie VI. qui condamnoit le serment. Le Prélat en reçut une copie dans sa retraite, et m'en assura la réalité. J'en fis faire une édition, accompagnée des preuves de son authenticité, toujours en cachant, ou plutôt en tâchant de cacher la main d'où la pierre partoit. Pour le coup la philosophie fut hors des gonds. Le peuple fut ameuté, et mis en fureur contre l'imposteur qui avoit fabriqué la Bulle.

Je sortois un matin à 6 heures, pour aller dire ma Messe; je fus appréhendé au corps par quelques ouvriers, qui me traduisirent violemment à la Maison de Ville. On me confina dans un cabinet où je fus gardé à vue. On se pressa d'annoncer la capture à la Municipalité qui étoit déja dans le sens de la Révolution, du moins sur le fait de la Religion. Elle s'assembla sur le champ. En attendant mes détenteurs me déclarerent que si l'on n'étoit pas content de son jugement, on le réformeroit; qu'on me précipiteroit par les fenêtres; et que, s'il en étoit besoin, on me feroit monter un étage plus haut, pour que le coup fût plus sûr. La Municipalité assemblée, je fus mis sur la sellette, où l'on me retint six heures. Il n'entre point dans mon plan de donner les détails de cette étrange procédure, pendant la quelle on m'attacha divers placards sur les épaules, tels

que ceux-ci : Perturbateur du repos public ; Auteur d'écrits incendiaires ; Fabricateur de Bulles. On me demanda entr'autres les raisons sur les quelles je me fondois, pour condamner le serment. Je représentai le danger d'une pareille discussion, et les conséquences qu'elle pouvoit avoir. On me pressa. Alors je repliquai : dût-il m'en coûter la vie, je ne trahirai pas la vérité ; et je m'expliquai avec courage et avec franchise. Le Maire de retour chez lui dit à sa femme : Le Pere Rossignol n'a pas donné prise sur un seul point. L'Esprit Saint l'a assisté, répondit-elle. Cela me rappelle la femme de Pilate.

Il seroit trop long de raconter comment je me tirai d'une crise aussi périlleuse : mais il est de mon devoir et de ma reconnoissance de dire que le Corps des Officiers du brave Régiment D'Enguen, montra un intérêt étonnant à ma conservation. Il étoit sur la Place, armé et prêt à massacrer et à se faire massacrer, si on me faisoit violence. Je dois ajouter que M. Cellon aujourd'hui Maire et si digne de l'être, eut le courage héroïque d'aller menacer de mort le Maire et ses consorts, au milieu de cette cohue exaltée, qui remplissoit la grande salle.

Cette scene se passa la veille de la Pentecôte, 1791. On pourra être surpris que j'aie eu la constance de lutter encore un an entier contre les flots de cette mer en furie. Le Supérieur du Séminaire effrayé des dangers où il

me voyoit exposé, me déclara un jour qu'il étoit prêt à se jetter à mes pieds, pour me conjurer de prendre la fuite; me disant qu'on ameutoit contre moi les Communautés des environs, que ma vie n'étoit pas en sûreté. Le Bureau me chassa du Collége, apportant pour raison que c'étoit moi qui empêchois les Maîtres de prêter le serment. Un vieux Curé, jusque-là fort considéré, dénonca mon *Entretien familier*, à la Municipalité, qui me condamna à une amende de quarante écus.

Le tonnerre après avoir long-temps grondé, commença à éclater. Une bande de brigands tenta de donner l'escalade à mon appartement. Je revenois alors chez moi; je fus averti au coin de la rue, du danger; je courus me refugier à l'hôpital. J'échappai d'une demi-minute au sabre d'un de ces forcenés, dont la figure hideuse lui avoit fait donner le nom de *tache de vin.* Je faisois mes dispositions pour pouvoir dire la Messe chez moi; mon projet transpira, et je fus menacé d'être précipité dans un abyme, si j'avois la hardiesse de l'exécuter.

Lorsque la fermentation fut arrivée à son comble, un de mes éleves, fils du Seigneur d'Ubaye, vint me dire en pleurant, qu'on dressoit une potence dans le voisinage. Cette annonce étoit toute propre à m'allarmer. On en vouloit à un homme du peuple, qui échappa par les toits ou par les fenêtres. Je le vois paroître chez moi; il cherchoit à se cacher. Je

sentis que si on nous découvroît, je pourrois l'accompagner au gibet. Mais je dis: Qu'il est beau de donner asyle à un malheureux! je l'accueillis hardiment, et fis pour lui ce que j'aurois souhaité qu'on fît pour moi-même.

Enfin arriverent les derniers jours du mois de mai 1792, qui furent les derniers de mon séjour dans ma Patrie. Un après midi, j'étois occupé à mon ordinaire de mes travaux littéraires. J'entends du bruit sous mes fenêtres; je n'y fais point d'attention. Le tumulte augmente au point, que je ne puis me dissimuler que c'est à moi qu'on en veut. Je descends précipitamment l'escalier. Arrivé à la derniere rampe, on parvient à ouvrir la porte de la rue. Je remonte et je m'enferme chez moi. On crie, on tente d'enfoncer la porte. Quelqu'un dit: il y est, je l'ai vu. On me dit d'ouvrir; je fais la sourde oreille. On finit par se retirer, en criant: vous serez pendu. Aussitôt qu'ils furent dans la rue, je me pressai de me retirer dans les sousterreins. Je m'y étois ménagé pour le besoin, une grotte sous les fondemens de la maîtresse muraille. J'y étois courbé et les pieds dans l'eau: mais j'y étois en sûreté; il n'étoit pas possible d'en deviner l'entrée. Les furieux qui me cherchoient, après avoir fureté par tout, étoient désespérés. Le Maître de la maison effrayé des excès où ils pouvoient se porter, vint me proposer de me montrer à eux, présumant, disoit-il, que je viendrois à bout de les calmer. J'eus pour lui

et pour ses intérêts, des égards dont il s'est rendu bien indigne dans la suite. Je me montrai sur le seul de la porte avec un air calme et ouvert. Je leur parlai avec douceur. Je ne fus point insulté dans le moment. On se saisit de moi, et on me traîna plutôt qu'on ne me conduisit vers la Métropole, qui étoit desservie par des Schismatiques; on s'efforçoit de me saisir des poignées de chair aux épaules et aux côtés. Comme je ne suis pas chargé de cuisine, avec un léger mouvement, je leur faisois lâcher prise. Arrivé au pied du Maître Autel, on me fit signe de monter en chaire. Il ne me fut pas difficile de deviner ce qu'ils prétendoient; il s'agissoit de prêter le serment. De ce lieu élevé je découvre la plus nombreuse assemblée qu'on eût vu de mémoire d'homme dans cette vaste Cathédrale. Là se trouvoient tous les gens de sac et de corde, toute la lie du peuple, tous les partisans de la liberté et de l'égalité. Les honnêtes gens s'y rendirent par l'intérêt qu'ils prenoient à ma personne, et à la cause que je défendois. Les indifférens, s'il en étoit, furent attirés par la curiosité. Le chapeau en tête, avec la cocarde tricolor, je prends la parole, et je parle en ces termes.

Citoyens, vous avez sans cesse dans la bouche les mots de *Démocrate* et d'*Aristocrate*; la plupart d'entre vous en ignorent le sens; je m'en vais vous l'apprendre. Le véritable Démocrate est celui qui est ami du peuple, qui porte les intérêts du peuple, qui soulage les

malheureux, qui nourrit les pauvres, console les affligés, instruit les ignorans, inspire la vertu à tous.... Je continuai de mon mieux à tracer le caractere de l'homme bienfaisant. Je finis par ces mots: Sur ces principes je vous défie de trouver à vingt lieues à la ronde, quelqu'un qui soit plus Démocrate que moi. Chose qui tient du prodige, toute cette multitude auparavant si bruyante, fut réduite à un profond silence. Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Quelques uns recommencerent à crier, et ils furent suivis de la foule. Tumulte, clameurs, hurlemens; on n'eût pas entendu le ciel tonner. Je vins à bout de les faire taire, de me faire écouter une seconde fois, et je leur dis: Vous avez fait serment d'observer la Constitution: or la Constitution vous défend de molester qui que ce soit, sur le fait de la Religion; vous violez donc votre serment; vous êtes des parjures, lorsque vous me persécutez, parce que je suis d'une Religion différente de la votre...., Cette cohue immense devient muette pour la seconde fois: mais elle ne le fut pas long-temps. Le vacarme recommença bientôt. Les cabaleurs faisoient sans doute donner le ton, qui étoit aussitôt suivi de la multitude. J'obtins audience une troisieme fois, et je finis ainsi. Je vois que ma présence vous est odieuse. Je comptois de terminer mes jours parmi vous, en continuant à exercer ma bienfaisance, et de laisser reposer mes cendres parmi celles de vos peres et les vôtres. Mais vous

voulez mon éloignement. Je vais vous satisfaire; je vais quitter votre Ville, et chercher un asyle, là ou la main de notre Pere commun me conduira. Descendez, me cria-t-on, à bas cette cocarde, vous n'êtes pas digne de la porter. Je croyois la scene finie : mais il s'en falloit.

Je suis saisi de nouveau ; on me traduit vers la porte ; là on m'intime les armes en main qu'il faut prendre de l'eau bénite. Je déclarai avec fermeté que je n'en ferois rien ; que ma Religion me défendoit de communiquer avec des Schismatiques. Il en prendra .... je n'en prendra point .... Ce contraste dura quelque temps. Il pouvoit être terminé par un coup de fusil ou de baïonnette. Il le fut d'une maniere moins sanguinaire. Un d'entr'eux fatigué de mon inflexibilité, enfonça sa main dans le bénitier, et me couvrit le visage d'une poignée d'eau. Un autre à qui il restoit un fond d'humanité, s'écria : ah ! le pauvre diable, comme on l'a mis ! Un troisieme dit, cela suffira ; et l'on me conduisit hors de l'Église. Là je demandai la permission de passer chez moi pour prendre mon bréviaire, un habit de voyage.... elle me fut refusée. On me traduisit à la porte de la Ville. Comme on partoit, un furieux me lança un coup de sabre sur la tête. Un Gendarme, dont je regrette de ne pas savoir le nom, para le coup. Chemin faisant, on parla de me pendre à une croix de mission ; on proposa de me précipiter dans un abyme qu'on trouve sortant. Quelqu'un plus humain dit : il



suffira de lui ôter ses bas et ses souliers, et de l'envoyer pieds nuds. Rien de tout cela ne se fit; je fus simplement conduit à un quart de lieue de la Ville, à la nuit tombante.

Je m'égarai dans les bois, et je me trouvai à minuit sur une grande hauteur, au milieu d'une forêt. J'appuyai ma tête contre le tronc d'un arbre; et je réussis à prendre quelque repos jusqu'à l'aurore. Après avoir erré une semaine par les vallées et les montagnes, je me rabattis à Mont-Dauphin, où le Commandant de la Place et celui de la Troupe m'accueillirent, mais en se cachant; car l'esprit de fermentation y avoit déja pénétré. Le Sieur Bellot à qui j'avois rendu un service important, me donna une preuve héroïque de reconnoissance. En quittant Mont-Dauphin sur le soir, je me retirai chez un habitant de la campagne. Il y avoit une heure que je reposois, lorsque quinze paysans armés se mirent en devoir d'enfoncer la porte à minuit. Je leur en épargnai la peine; j'ouvris. Je ne fus point maltraité; ils me donnerent le temps de m'habiller, et ensuite me traduisirent vers les frontieres du Piémont. Un d'eux tira un coup de fusil derriere moi. Un autre qui étoit à mon côté, ne me rassura guere, en disant: d'ici à demain j'enterre quelqu'un, ou quelqu'un m'enterre. Cette escorte arrivée à la Communauté voisine, me livra à une seconde escouade, dont j'eus à me louer; son procédé fut hon-

tête. Elle m'accompagna à une lieue, et alla jusqu'à me confier à des personnes de confiance et amies qui m'escorterent honorablement jusqu'au delà du Mont-Genevre. Si l'on se permettoit des doutes sur la sincérité de mon récit, il n'est ni grand ni petit, ni riche ni pauvre dans la Ville d'Embrun, qui ne puisse se ranger parmi les témoins du détail de tout ce qui m'y est arrivé.

Un séjour de quatre mois à Pignérol, me rendit enfin à mes travaux littéraires. Le premier ouvrage qui me tomba sous la main, furent les lettres de Scheffmacker. J'en connoissois tout le mérite. J'en commençai le précis, dans le dessein de les réduire à un volume *in douze*, pour les faire circuler et les rendre utiles à une infinité de personnes. Je n'eus pas le temps de l'achever. Le Roi intima les ordres les plus absolus à 5 ou 6 mille François refugiés, de sortir de ses États. Je me rendis à Turin, où j'obtins d'être excepte de l'anathême général. Je trouvai encore à Pignérol un Livre de l'Abbé Perau, dont je tais sagement le titre. C'étoit un volume *in octavo*, de 365 pages, imprimé en 1747. Les premieres pages commencerent à me saisir d'étonnement. Je continuai et achevai de lire avec le plus grand empressement. Je ne pouvois me persuader que cet ouvrage singulier datât de près de cinquante ans ; et j'étois tout disposé à croire qu'il avoit été fabriqué après coup, dans le temps même de la Révolution. J'y aurai lu

60 ou 80 ou 100 fois les mots de Liberté et d'Égalité, souvent en caracteres italiques. Le grand objet de l'Ouvrage, est de mettre dans tout leur jour, les vues, les desseins des inventeurs de ces expressions. C'est une image prophétique, bien fidelle, et bien détaillée de tout ce que nous avons eu sous les yeux. Lorsque je fus à Turin, je n'eus rien de plus pressé que de faire des recherches, pour fixer mes soupçons. Je parvins à découvrir un ouvrage intitulé: *Principj dimostrativi della Fede Cristiana, tradotti dal Francese, dal Canonico Guerrieri*, anno 1749. Il est dédié au Pape Bénoit XIV. J'ai trouvé dans la Préface plusieurs morceaux copiés mot pour mot du Livre de l'Abbé Perau; entr'autres pag. 9, une quinzaine de lignes; pag. 10, neuf lignes. Dans le corps de l'Ouvrage, 9 lignes, tirées des pages 73, 74; 8 lignes, tirées des pages 76, 77; 10 lignes, tirées des pages 98, 99, 100; 17 lignes, tirées des pages 27, 28. Ces détails étoient nécessaires, pour démontrer avec évidence, l'ancienneté du Livre de l'Abbé Perau. J'en ai composé un extrait, qui pourra voir le jour, et donner de grandes lumieres.

Après une vie si agitée, si traversée, si pénible, j'avois besoin de m'égayer un peu, pour reprendre mes esprits. Le premier fruit de ma plume, fut pour moi, le Musicien d'Élisée; je composai ma premiere Lettre d'un Galerien à un Sans-culotte. J'avoue que je fus obligé d'interrompre souvent mon travail pour

rire tout à mon aise. Qu'en sera-t-il de mon lecteur, c'est ce que je ne dirai pas. Du reste je n'entreprends pas d'en donner ici l'analyse, de même que de mes autres Ouvrages. La Feuille Hebdomadaire qui paroît réguliérement pour cet objet à Turin, ne laissera rien à désirer à cet égard. Depuis les grandes scenes que nous a donné le Premier Consul, j'ai accompagné cette plaisanterie, de notes d'un ton diamétralement opposé. Ce qui pourra étonner, c'est qu'on trouvera dans ces deux pendans si hétérogenes, des éloges du Sauveur de la France, qui n'ont rien de commun avec ce que tant d'autres ont dit.

C'est ce qu'on pourra observer dans un grand nombre de mes Ouvrages. On ne me verra jamais occupé du dessein d'empoigner l'encensoir pour rendre hommage à celui qui a fait renaître la France de ses cendres, et qui a donné dans son sein une nouvelle vie à la Religion. Je parois, comme je le suis, livré tout entier à l'objet qui m'occupe dans le moment; et par occasion, et sans paroître m'en appercevoir, je dis librement et franchement ce que je pense du Gouvernement, et de celui qui en dirige les rênes. On va dire que j'emploie toute mon adresse à courir après la fortune. Point du tout. Je suis en état de prouver que je n'ai pas des sentimens aussi avilissans. Il y a douze ans au moins que je n'ai pas touché le sol de la pension accordée aux Jésuites François, et d'une rente viagere que j'ai sur l'Hôtel de Ville de

Paris; et je ne fais pas un pas pour réclamer mes droits. Les formalités légales me font peur. Elles retarderoient la marche de mes travaux. Je préfere de lire et d'écrire dans ma pauvreté. J'y trouve une mesure d'indépendance de tout ce qui m'environne de près ou de loin, à la quelle j'attache le plus grand prix. Ce que je veux après y avoir bien pensé, je le veux fortement. Je sais dans le besoin me contenter d'une ample soupe à la paysanne, d'une livre de pain bis, et de l'eau claire de la fontaine. Le Curé de ma Paroisse, Dom Galino, en a donné une attestation en regle au Gouvernement, pour me soustraire à un impôt que je n'étois pas en état de payer. Je suis constamment sorti de cette sorte d'épreuve, sain, frais, actif, vigoureux. Voilà pour le physique; voici pour le moral. Une personne d'un haut rang, voulut dans une occasion prendre le ton sur moi. Je lui répondis avec une fermeté décente: je suis prêt, si Dieu en ordonne ainsi, à mourir de faim et de froid au coin d'un buisson: mais je ne pourrai jamais me résoudre à ramper et à m'avilir. J'ai été dans le cas d'écrire à celui qui dirige les rênes du Gouvernement, que j'étois sans besoins parce que j'étois sans désirs. Je forme quelquefois des entreprises qui ont un air de témérité, et qui paroissent tenir de la chimere. Après m'être assuré de la possibilité absolue, je vais avant tête baissée; les obstacles irritent mon activité; et il n'est pas rare que je réussisse. J'en ai donné une preuve

éclatante à Turin. Je prie le lecteur d'observer que mes principes et ma conduite ont naturellement droit de trouver place dans l'Histoire de mes Œuvres. Il est bon d'ailleurs que les Sophistes me connoissent pour ce que je suis. Si quelque nouveau Philistin entreprend de se mesurer avec moi, il me trouvera avec ma fronde. Il verra et sentira ce que je puis, et l'avantage que me donne sur lui l'auguste cause que je défends. Je termine ici ce qu'il plaira peut-être d'appeller épisode, et je poursuis ma route.

Dès mes premiers ans, j'ai été vivement frappé de la lecture des Ouvrages de Malebranche sur les Sensations. C'est en Pologne que j'ai commencé ma Théorie sur cet important sujet. J'en ai publié une ébauche en France; et j'y ai mis la derniere main à Turin. C'est la clef de toute la Physique; aussi est-ce le premier de mes Traités, qui est sorti des presses de cette Ville. Il a été suivi de la Physique Générale divisée en deux parties. Ni l'une ni l'autre n'ont rien de commun avec les Physiques ordinaires quant à la maniere; et presque toujours quant au fond. Elles ont pour principale base la Théorie des Sensations, si peu connue, et qui mérite si fort de l'être. Elles préparent les voies, et d'une maniere très-naturelle à mes Vues sur l'Eucharistie, qui allarment si fort les idiots, mais qui ont entr'autres le suffrage du célebre Abbé Marchetti, le plus savant Ecclésiastique que je connoisse en Europe.

Mes Traités Elémentaires imprimés, sont en ce moment au nombre de dix; en voici les noms: Arithmétique, Algebre, Géométrie, Trigonométrie, Quadrille des Enfans, Géographie, Botanique, Grammaire Latine, Plan pour les Classes inférieures, Plan d'un Cours de Philosophie. On trouvera une analyse de tous ces Traités dans la Feuille Hebdomadaire de Turin; elle suffira pour en donner une juste idée. Ils sont le fruit de plus de cinquante ans d'essais, de tâtonnemens. J'ai passé toute ma vie à cultiver toujours avec une nouvelle ardeur la jeunesse, à la former à tous les genres de connoissances, et à la vertu. C'est une erreur des plus pernicieuses de croire que de grands talens suffisent pour composer de bons Elémens. Le Pere Boscovich, ce sublime et profond génie, nous a donné de mauvais Elémens d'Algebre; et il en est convenu lui-même. Je ne dispute pas à M. Le Gendre son habileté et ses lumieres: mais enfin, il nous a donné de mauvais Elémens de Géométrie. Je dois les rares succès des miens à une longue et très-longue expérience. A ce même titre, il est permis de se former une idée avantageuse de mes autres Traités.

Je pourrois ranger parmi les Traités Elémentaires, ceux de la Sphere, du Jet des Bombes, et des Preuves du Mouvement de la Terre. Je n'ai rien oublié pour les mettre à la portée de la jeunesse; le premier sur-tout, qu'on a coutume d'enseigner aux enfans dans un âge

assez tendre. Ils sont tous les trois accompagnés de figures gravées avec le plus grand soin par un Artiste habile, le Sieur *Chianale*. On verra dans la Ballistique ou Jet des Bombes, l'avantage que me donnent mes Principes sur les Sensations et sur la Physique.

Le Traité des Vues Nouvelles sur le Mouvement ne date guere de moins loin que mes Elémens. J'y ai mis la derniere main à Turin où je l'ai publié. Je crois ne rien dire de trop, en assurant que mes sept Vues nouvelles, sont très-nouvelles, et constamment marquées au coin de la création. On en sera convaincu, si l'on consent à en faire la lecture. Le principe communément admis en Physique est que *non datur saltus in naturâ*. Il a été le fruit de l'ignorance où l'on étoit de la vraie Théorie des Sensations. Le mien lui est directement opposé : *omnia fiunt per saltum in naturâ*. On y trouvera bien de la hardiesse; je me borne à demander qu'on me lise, avant de me juger.

En 1794, on vit paroître à Turin trois Trapistes qui venoient dans le dessein de fonder un Monastere de leur réforme. Je m'empressai de faire connoissance avec le Supérieur; j'eus de fréquens entretiens avec lui, pendant cinq mois. Je n'oubliai rien pour me mettre parfaitement au fait de toutes les pratiques de ce Saint Institut; après quoi je publiai mon Mémoire sur les Nouveaux Monasteres de la Trappe. J'y ai ajouté depuis quelques notices sur le Monastere de femmes du même Ordre,

où l'on observoit la Regle à la lettre. Elles ne paroîtroient pas croyables, si elles étoient moins authentiques. Une chose qu'on aura plus de peine encore à croire, ce sont les difficultés que je trouvai pour l'impression de mon Mémoire, et contre les quelles je dus lutter huit à dix mois.

Vers le même temps, la vue d'une multitude de mendians qui remplissoient la Ville de Turin, m'engagea à composer un Mémoire sur la suppression de la Mendicité. Un des grands mérites de cet ouvrage, c'est que non seulement il n'exige aucune dépense, mais qu'il diminue notablement celle que les ames sensibles s'imposent volontairement, en faveur d'une foule de fainéans et de vagabonds qui arrachent le pain de la bouche des véritables pauvres. Mon Plan a encore l'avantage de pouvoir se réaliser dans une Ville de 100, de 50, de 20, de 10 mille ames, dans un Bourg, dans un Village composé d'un petit nombre d'habitans.

On pourra s'étonner qu'un Philosophe austere se soit trouvé dans le cas de composer un Traité sur les Finances. Vers 1796, un ami m'invita à prêter pour quelque temps, ma plume à un sujet si peu analogue aux études d'un homme de lettres. Il me communiqua l'idée d'un systême de billets d'État, dont le crédit fût hors d'atteinte, et indépendant de la mauvaise foi des cabinets des Princes. Cette idée me frappa et me plut. Je me procurai les re-

gistres de toutes les Intendances du Piémont; et j'écrivis. Mon Mémoire fini fut communiqué aux Ministres. Le C. Adami, premier Président du Sénat, après l'avoir lu, me dit: vous avez fait un Traité de Géométrie. Le Roi ayant été obligé de se retirer en Toscane, confia les rênes du Gouvernement à un Conseil Souverain, après la retraite des François. Un esprit de vertige saisit cette nouvelle autorité. Une banqueroute scandaleuse étoit à la veille d'éclater. Je m'armai de tout mon zele; j'écrivis une demi-douzaine de lettres à Florence, deux à la Reine, les autres aux Ministres du Roi. Dans les transports de mon amour pour une Nation à qui je devois mon existence, je m'exprimai avec une effervescence qui tenoit de la témérité. Je traitois avec la Noblesse et la Bourgeoise, je voyois le petit peuple; ils étoient tous réduits à une sorte de désespoir. Je représentai la Ville de Turin, sous l'idée d'une Place prise d'assaut. La Reine ne répondit point; les Ministres dans leur réponse se renvoyerent la balle les uns aux autres. J'eus beau faire valoir les avantages de mon plan, je ne fus point écouté; du reste on ne s'offensa point; et tout le fruit de mon esprit patriotique se réduisit au mérite de la bonne volonté. Les billets furent réduits au tiers de leur valeur, et finirent par n'en plus avoir aucune.

Je me reconciliai bientôt avec les lettres. J'étois sorti de ma sphere, et je me pressai

sai d'y rentrer. L'instabilité des choses humaines, les révolutions morales de la terre, me rappellerent, je ne sais comment, celle qu'elle fait au tour du Soleil. Je rassemblai au nombre de sept les preuves de son mouvement annuel et diurne. Je n'ai rien oublié pour les rendre claires, simples et élémentaires, et j'ose espérer d'y avoir réussi.

Les mouvemens réels et apparens des Cieux me conduisirent naturellement à prendre en considération le Calendrier dont on fait usage dans le monde chrétien. Son universalité et sa durée mettoient de grands obstacles aux changemens que je jugeai nécessaires. Aussi ai-je épuisé toutes les ressources dont j'ai pu m'aviser, pour en faire sentir l'importance, et pour répondre à toutes les difficultés qu'on pouvoit m'opposer. La base de mon plan consiste à fixer le jour de Noël au Dimanche le plus près du Solstice, et le jour de Pâque au Dimanche le plus près de l'Équinoxe.

Les intérêts de la Religion ont toujours été le grand objet de ma sollicitude. J'ai employé un temps considérable à préparer la Réfutation de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury. L'immensité de l'entreprise, les préjugés étranges que j'avois à combattre, des matieres très-délicates que j'avois à traiter, rien de tout cela ne m'a effrayé. Le succès de mon long et pénible travail a été au delà de mes espérances. Le volume que j'ai publié, a opéré une révolution surprenante dans la façon de penser de ceux qui en ont fait la lecture.

Un travail qui ne m'a guere moins coûté de peines et de temps, est un Traité sur l'Usure. Je voyois à mon grand regret, le schisme qui régnoit parmi les Théologiens sur cette importante matiere. Je déplorois les ravages que faisoit cette espece de guerre civile, lorsque des circonstances particulieres m'engagerent à prendre la plume, et à entrer dans la mêlée des combattans. Ni les uns ni les autres n'ont pas eu lieu de m'applaudir sur tous les points; car il n'est aucun des partis à qui je ne donne tort sur plus d'un article.

J'avois besoin de prendre quelque délassement, mais qui fût digne de mon état. Je composai la Bergere de Florence. C'est une histoire aussi authentique qu'elle est prodigieuse, qui ne date que de trois ans. J'y fais mention, par occasion, des fameuses Madonnes de Rome en 1796; et j'ôte en peu de mots l'envie de rire à ce sujet à nos freluquets françois. Je dirai à ce propos qu'avant de sortir de France, j'avois publié le récit d'un événement des plus extraordinaires, arrivé à Notre-Dame Du Laus, près de Gap en 1790. Il parut sous le titre de *Prodige admirable.* Quoique les preuves soient de nature à satisfaire et à persuader tout esprit raisonnable, il se trouvera un assez grand nombre d'incrédules. Nos François sont assez généralement sur le pied de railler, de tout fronder, de ne rien examiner, quand on parle de miracles. C'est Arlequin qui paie en bouffonneries et en gambades.

Je ne saurois trop dire à quelle occasion je me suis décidé à composer un Traité sur la Pureté Nuptiale. Le grand Évêque de Geneve m'a devancé sur cet important sujet : mais il s'en faut qu'il ait épuisé la matiere. Il m'a servi de guide pendant quelque temps. J'ai dû ensuite marcher d'après moi-même. J'ai combiné avec la plus grande circonspection les lumieres que me donnoient la vraie Philosophie et la Religion ; et j'ai cru avoir composé un ouvrage qui offre un grand fond d'instruction aux personnes de l'un et de l'autre sexe, qui sont dans la sincere disposition de connoître leurs devoirs. On y verra des exemples frappans des nuances imperceptibles par les quelles on passe successivement des actions vertueuses à celles qui ne sont pas exemptes de reproche, des actions simplement repréhensibles à des péchés légers, ensuite à des péchés griefs, et enfin à des crimes qui provoquent la vengeance du Ciel.

Je n'ai été que trop souvent dans le cas de m'indigner de l'indécence des habillemens du sexe. Si l'on trouve quelquefois de l'énergie dans mes expressions, je puis dire que je me suis surpassé à cet égard, dans mes *Vœux d'un citoyen bienfaisant.* J'épuise toutes les considérations prises dans l'Evangile et dans la raison naturelle, pour couvrir de confusion ces femmes et ces filles à manches courtes, à ceintures sous les asseilles, &c. Il a été un temps où le libertinage rendoit hommage à la vertu,

en s'étudiant à en prendre les dehors. Aujourd'hui l'effronterie a passé toutes les bornes, et l'on fait parade de son infamie. Je ne manque guere les occasions d'offrir des copies de ma brochure à nos brillantes Dames et Demoiselles. J'assaisonne mon petit présent de toute la bonne grace dont peut s'aviser un Philosophe austere. Elles l'acceptent avec reconnoissance. Elles ne seroient point curieuses, si elles ne le lisoient pas : mais en font-elles leur profit ? Dieu le sait. Je suis assuré d'avoir déja opéré quelque bien ; il peut adoucir le regret que me cause l'obstination du grand nombre à se rendre criminelles et méprisables. Il faut avouer que la pilule est un peu amere ; et que si on l'avale, ce ne sera pas sans faire la grimace.

J'avois composé un Mémoire très-piquant sur l'*Amour Platonique*. Des amis sages et peut-être un peu trop timides m'ont conseillé de ne pas le publier. Ils m'ont fait craindre que la corruption et la malice infernale de notre siecle ne vinssent à en faire des interprétations scandaleuses. Vous n'êtes pas assez méchant, m'a-t-on dit, pour les temps où nous vivons. O ! génération perverse et adultere, jusques à quand pourrai-je te souffrir ? Ne pourra-t-on pas te présenter le flambeau pour t'éclairer, sans consommer ton aveuglement, sans fournir une pâture à ta détestable méchanceté. Tu fais bien voir que ta perversité est arrivée à son comble, puisque tu répands ton souffle empesté sur les intentions les plus innocentes et les plus pures.

L'ape e la serpe spesso
Suggon l'istesso umor:
Ma l'alimento stesso
Cangiando in lor si va;
Che della serpe in sena
Il fior si fa veleno,
Nel sen dell' ape il fior,
Dolce licor si fa.

Metastasio.

Mes occupations littéraires étoient devenues un besoin pour moi, je m'y livrois paisiblement lorsque le Général Grouchy intima sous les peines les plus rigoureuses à tous les François refugiés de sortir du Piémont dans trois jours. Je me rendis chez le Commissaire Musset. Je présentai un Mémoire qui étoit un précis de ma vie. Il ne renfermoit pas une parole qui ne fût de la plus exacte vérité; on n'y voyoit pas le moindre vestige de ces restrictions mentales que des ignorans ou des hommes chargés de quelque opprobre ont injustement imputé à un Corps respectable. On aura de la peine à m'en croire. On retint une copie de mon Mémoire, on me rendit l'autre avec cette apostille sur le dos. Le C. J. J. Rossignol, n'étant point François, n'est point compris dans les ordres émanés. Ma franchise et mon amour pour la vérité m'engagerent à repliquer. Non, non, me dit-on, vous n'êtes point François. Il faut avouer que cette petite piece étoit couchée d'une maniere assez adroite; elle est propre à piquer la curiosité, si jamais elle voit le jour. Du reste je n'en fais mention qu'à cause de sa singularité, et du succès qu'elle a eu.

A dater de cette époque, trois Commandans de Turin, Messieurs Mouton, Mollard,

Bertolet, m'ont comblé successivement d'amitiés et de caresses. M. Mouton est parti de ce pays-ci avec les mains parfaitement pures; j'en ai la démonstration. M. Mollard a été réduit à vendre son cheval, pour les frais de son retour en France. M. Bertolet, en quittant le commandement du Briançonnois, a emporté avec lui les regrets de tout l'Écarton; ce qui n'est pas peu dire; je connois ma patrie. La petite Ville de Briançon étoit en possession d'avoir une garnison de quatre Bataillons. Le Corps des Officiers l'a montée sur un ton d'urbanité qu'on trouve difficilement ailleurs. Les habitans sensibles à l'honneur, fermes et résolus, en vrais militaires, ne souffrent pas aisément qu'on leur marche sur le pied. Il y a quelques années qu'un Commandant voulut passer ses droits. Il faisoit mine d'en venir aux voies de fait. L'Écarton alloit se rassembler pour faire face à la Troupe. Le Commandant fit le pas d'écrevisse, et prit le parti de se désister.

Sous de si heureuses auspices, j'ai pu me rendre tranquillement et tout entier à mon attrait. Ma plume, et presque point de livres, les devoirs de Religion, voilà ce qui remplit mes journées, et les fait passer avec la rapidité de l'éclair. Profitons d'un vent aussi favorable, et continuons à voguer. J'ai dit que j'étois sans livres, je dois ajouter qu'en sortant de France, j'ai perdu sans retour mes manuscrits, qui n'étoient pas peu considérables.

Je me suis nourri quelque temps de l'espoir de les recouvrer. J'ai appris ensuite qu'ils avoient été la proie des flammes du temps du terrorisme. Ainsi j'ai dû travailler à nouveaux frais, les douze ans que j'ai passé à Turin. Je regrettois en particulier un Traité de la Spiritualité de l'ame. J'ai été dans le cas de m'en consoler. Je l'ai composé de nouveau, et il a acquis un degré de perfection qu'il n'avoit pas. Ce Traité n'a rien de commun avec ce qu'on enseignoit dans l'École, dont toute la métaphysique se réduisoit à dire que *inextensum non potest hærere extenso*. Il porte sur la théorie de l'unité individuelle dont nous devons l'heureuse idée au Philosophe de Geneve, qui, comme on sait, a mis en poudre le matérialisme. Je n'ai pas lu ce qu'il a écrit sur ce grand sujet. J'ai saisi avec empressement sa pensée, que je me suis en quelque sorte appropriée, j'ose le dire, par le ton rigoureusement géométrique, que j'ai pris dans cette importante discussion. Mon Mémoire est court; Je dirai à ce sujet avec l'élégant et judicieux Gresset: Rarement le Dieu du génie est du goût de l'*in-folio*. Les livres qui ne disent que de bonnes raisons, sont difficilement volumineux.

Nous avons renvoyé à la Feuille Hebdomadaire de Turin, ceux qui souhaiteroient des détails sur nos Traités Élémentaires. Il en est au reste quelques uns dont je crois devoir faire une mention particuliere.

Le Quadrille des Enfans est une méthode courte et expéditive, pour apprendre à un enfant de quatre à cinq ans à lire rapidement, aisément et correctement en François en trois ou quatre mois. Il est accompagné de cinquante figures gravées très-proprement ; elles ont les dimensions des cartes à jouer, sur les quelles on peut les coller. Le Quadrille apprend l'usage qu'on en doit faire.

La Botanique que je place immédiatement après le Quadrille, dans l'ordre de l'éducation des enfans, pour de justes et solides raisons, qu'on verra dans la Feuille Hebdomadaire, est d'un goût nouveau. Le grand objet que je me propose, est de rendre cette belle science agréable et utile aux enfans. Elle présente un tempérament entre les systêmes de Tournefort et de Linné.

La Grammaire Latine renferme une métaphysique qui est bien moins à la portée de l'enfance que l'étude des plantes. Mais comme elle est d'une indispensable nécessité, je n'avois garde de négliger sur ce point, les intérêts du premier âge, qui ont toujours été chers à mon cœur. Je me suis rappellé mille fois avec un regret mêlé d'étonnement la cruelle carriere qu'on m'a fait parcourir, pendant plusieurs années, pour m'apprendre les élémens du Latin. Je fais impitoyablement main basse sur ce fatras pédantesque qui fait le tourment des commençans, et qui n'est bon qu'à retarder notablement leur marche. Cette effrayante nuée de

difficultés dont les Rudimens sont hérissés, disparoît sous ma plume; et je présente une méthode bien plus aisée et bien plus expéditive. J'ajoute en finissant quelques pensées détachées sur la Langue Françoise. J'ose croire qu'elles méritent d'être prises en considération par nos Puristes.

La Géographie Élémentaire que j'ai publié, en deux cens pages *in octavo*, est le fruit de cinquante ans de tâtonnemens, d'expériences, d'observations sur la maniere d'exercer les enfans dans ce genre d'étude. Elle est suivie d'un second volume qui renferme un recueil de réflexions philosophiques et religieuses, sur toutes les parties du Globe. Cette seconde Partie est loin d'être complete; elle n'est pas susceptible de l'être. C'est une mine qu'on ne viendra jamais à bout d'épuiser.

Le Plan d'Études pour les Classes inférieures ne se ressent point du ton qui régnoit dans les écoles. Il est assorti à tous les genres de culture qui sont aujourd'hui en honneur, parce qu'on a su les apprécier. Il avoit été composé pour l'usage du Collége d'Embrun. Les Sans-culottes sont parvenus à en faire disparoître les copies. Je ne désespere pas d'en recouvrer quelqu'une pour l'offrir au Public.

Quant au Plan d'un Cours de Philosophie que je viens de faire réimprimer, après l'avoir perfectionné, il est à propos que je m'y arrête un peu plus. Je commençai mes études de Philosophie en 1741. Au bout de trois ans,

on me fit soutenir un acte public, au quel on attachoit alors la plus grande importance. C'étoit une affaire d'honneur pour les Professeurs de composer eux-mêmes leurs cahiers, et de dicter tous les jours pendant une heure et demie, dans deux leçons, qui étoient chacune de deux heures. La chose quoique très-pénible, étoit absolument possible, parce qu'il ne s'agissoit que d'entasser des paroles, souvent vuides de sens. L'usage des quatre heures de classe, et d'une heure et demie de dictée, étoit encore en vigueur, lorsque je fus invité à Embrun à tracer le Plan d'un Cours de Philosophie. Cet usage est appuyé sur d'excellentes raisons que je déduis dans mon Mémoire. Du reste mon Plan devoit renfermer tout ce qui entre nécessairement dans un Cours complet, digne du temps où nous vivons; et les Professeurs ne pouvoient en aucune maniere suffire au travail qu'il exigeoit d'eux. L'embarras n'étoit pas petit; il s'agissoit comme l'on dit, de ménager la chevre et le chou. Je crois, non je dois dire, je suis assuré d'avoir trouvé le moyen de parer à tous les inconvéniens; car il a été garanti par un succès constant de quinze ans. Je divise toute la Philosophie en quatre parties tellement indépendantes, qu'on peut commencer indifféremment par celle que l'on veut. Je réunis les Logiciens et les Physiciens dans la même classe; et je donne par là aux Professeurs qui n'ont plus qu'une leçon à donner, deux fois plus de temps pour composer

leurs cahiers, et deux fois moins de matieres à préparer. Je fais voir les grands avantages de cette combinaison; et je réponds à toutes les difficultés qu'on peut m'opposer.

Nous venons de remplir l'engagement que nous avions pris de publier une septieme Vue sur les Forces Mortes. Ce Mémoire est d'un caractere aussi singulier que ses freres ainés. Il a pour principale base le grand principe reconnu aujourd'hui de tous les bons Physiciens, que notre ame se dépouille de ses Sensations pour les répandre par une infinité de jugemens imperceptibles, dans les objets. Nous y observons que les plus savans hommes de l'Europe ont disputé soixante ans, sur les Forces Vives, parcequ'ils se trompoient tous chacun à sa maniere; et qu'ils n'ont pas disputé sur les Forces Mortes, parcequ'ils se sont tous trompés de la même façon, et par une méprise qui leur étoit commune à tous.

Pour ne pas nous exposer à voir périr une seconde fois dans les flammes ou par quelque autre voie, une multitude de feuilles volantes, nous en avons assuré l'existence en les réunissant dans trois volumes de *Mélanges*. Le premier renferme trente deux articles, sur les quels il ne nous est pas permis de nous étendre. Nous en indiquerons rapidement quelques uns qui peuvent mériter une attention particuliere. Des Improvisateurs Italiens. Site du Paradis Terrestre. Voyage de Mahomet, piece très-singuliere et très-instructive. Mesure Universelle. Figure de la Terre.....

Le second Recueil ne renferme que six Mémoires assez longs pour former un volume. 1° De l'Instinct ; ici les Philosophes sont pris à partie, et font une assez triste figure. 2° Le Paraguay. Rien de plus fameux que cette République qui a réalisé les idées poëtiques du Siecle d'Or. Les détails ne peuvent manquer d'intéresser et ceux qui croient à la Révélation, et ceux qui n'y croient pas, s'il leur reste encore quelque sentiment d'humanité, et quelque vestige de raison. 3° Le précis des trois Voyages du C. Cook, pour inspirer le goût de la Géographie à la jeunesse. 4° Le Péché Originel. On y verra du neuf et du très-neuf. On n'y verra rien ou presque rien de ce qu'on lit dans les livres ordinaires composés sur ce sujet ; sans du reste qu'on s'écarte jamais de la pureté du Dogme Catholique sur ce profond mystere. 5° Les dimensions de l'Empire Romain. 6° Le Démembrement du même Empire. Ces deux derniers articles sont relatifs à l'instruction du premier âge.

Le troisieme Recueil est actuellement sous presse. Nous ne sommes pas encore en état de fixer le nombre des articles. On y trouvera une multitude de pieces de genres bien différens, telles que les suivantes. Des Pierreries ; des Serrures et des Loquets, trait de Morale, propre à humilier la philosophie du jour ; de Notre-Dame du Laus ; expédition d'Alexandre ; commerce des Grandes Indes ; voyages de S. Xavier ; de l'Espace et du Temps ; voyage

de la Pérouse; des Forces Mortes; des Flibustiers; des Sensations; parallele de la Lombardie et de l'Égypte.... Ces deux Régions ont été le théatre des exploits militaires du Premier Consul, comme la France l'est de ses talens pacifiques. Elles présentent un ensemble de convenances et de contrastes, qui ne peut manquer de causer de la surprise. On y verra avec étonnement que l'Auteur de la Nature, inépuisable dans ses moyens, parvient à répandre la fertilité et l'abondance dans ces beaux pays, par des voies directement opposées.

Jusqu'ici j'ai parlé de ce que j'ai fait; je vais parler de ce que je ferai, ou de ce que je me propose de faire, si les circonstances me favorisent assez pour me mettre en état de réaliser mes vues bienfaisantes. Je me suis occupé long-temps d'un projet dont l'exécution est bien au dessus des ressources et des moyens du plus puissant Monarque; et long temps j'ai eu en main les plus grandes facilités pour le mettre en exécution. Je ne désespere pas de voir cesser les difficultés passageres que des temps orageux y ont opposé. Mon dessein seroit d'établir un corps de Savans répandus sur toute la surface du Globe, dont les travaux se rapporteroient à un point central, et seroient dirigés à un but unique. Cette Société cosmopolite auroit pour objet principal le perfectionnement de la Géographie, de l'Histoire Naturelle, de la Physique Expérimentale et de l'Astronomie. Elle pourroit se proposer encore le progrès de

tous les autres genres de connoissances relatives aux sciences, aux arts libéraux et méchaniques. Un Corps qui portoit le nom même de *Société*, a été long-temps, et l'a été seul à portée d'exécuter d'une maniere assurée, un si vaste et si magnifique dessein. S'il existoit encore, il le pourroit aujourd'hui avec un degré de facilité bien plus marqué que dans les temps passés. La rouille de la vieille éducation dont il étoit encore un peu infecté, ne sauroit plus y mettre aucun obstacle; et s'il en restoit encore quelque léger vestige, rien ne seroit plus aisé que de le faire disparoître. Dans cette belle et noble vue, je proposerois les réglemens suivans.

1.° On protégeroit d'une maniere éclatante des Missionnaires qu'on répandroit dans tous les pays de l'Univers. Avant de les autoriser à partir pour les extrêmités du monde, et de leur en fournir les moyens, on leur feroit subir un examen rigoureux, par le quel il constât qu'ils ont les talens nécessaires, et une mesure de lumieres suffisante pour cultiver avec succès quelqu'une des sciences naturelles.

2.° En laissant un libre essor aux élans de leur zele, on exigeroit que chacun d'eux envoyât tous les ans, au point de ralliement désigné, un Mémoire sur la partie des connoissances humaines qu'on lui auroit assignée, ou qu'il se seroit assigné lui-même.

3.° Pour prévenir ou ménager l'esprit de rivalité et de délicatesse, toutes les Puissances

pourroient fixer le centre de correspondance dans la Capitale du Monde Chrétien, où chacune d'elles entretiendroit un Député, chargé de lui communiquer les richesses littéraires qu'on recevroit chaque jour, des quatre parties du Monde.

Assurément ce que je viens de dire, est bien propre à intéresser vivement tous ceux qui ont l'amour des lettres : mais ce ne sont pas eux qui peuvent influer plus efficacement à la réussite de cette grande entreprise. Ce sont bien plus ceux qui sont dépositaires de l'autorité, et qui dirigent communément les nations à leur gré. Si j'étois à portée de me faire entendre, je leur dirois qu'une des grandes sources de la prospérité des États aujourd'hui, c'est le commerce dans les pays lointains ; qu'un des moyens les plus assurés, le plus assuré de tous pour le favoriser, c'est d'avoir un bon nombre de Missionnaires dans les contrées les plus éloignées. Une expérience constante nous apprend que les peuples qu'on a éclairés des lumieres de la Foi, montrent un attachement et un dévouement sans bornes pour ceux à qui ils sont redevables d'un trésor si inestimable. Ici j'observe que la puissance factice et passagere de l'Angleterre ne sauroit avoir de plus solide appui, pour une plus longue durée, que la disposition politique que je propose. Une Nation aussi éclairée ne peut se dissimuler que le Dogme Catholique impose à tous ceux qui l'admettent, le devoir sacré d'une

fidélité inviolable et d'une parfaite soumission à ceux qui sont en possession du pouvoir, de quelque maniere qu'ils l'aient acquis. De l'inviter de se réunir au giron de l'Église Universelle, unique Épouse de Jésus-Christ, ce seroit trop lui demander dans ses dispositions présentes. Elle pourra m'entendre plus favorablement, si je me borne à lui proposer de mettre la Religion Catholique au niveau de cette multitude de sectes, qui ne représentent pas mal la confusion des langues à la Tour de Babel. De simples vues humaines devroient la décider à accueillir la proposition qu'un esprit de bienfaisance philosophique m'engage à lui faire. Si je parois avoir perdu de vue mon premier objet, jamais on n'eut de titre plus légitime pour compter sur l'indulgence d'un lecteur vraiment ami de l'humanité.

Je ne dois pas oublier que je suis François, et que les intérêts de ma Patrie doivent m'être bien plus chers que ceux d'une Nation étrangere, et en ce moment rivale. Ainsi je pense que non seulement il m'est permis, mais qu'il est de mon devoir de présenter mes vœux au Régénérateur de la France. C'est le grand objet que j'ai commencé à me proposer dans plusieurs de mes Traités. On peut voir entr'autres la Préface de la Théorie des Sensations, le Parallele de la Lombardie et de l'Égypte dans le troisieme Recueil des Mélanges. J'observe au Premier Consul, qu'après avoir été le bienfaiteur de la Grande Nation, qui lui

doit de l'être devenue, il peut devenir avec un mot, celui du Monde entier; que sa sûreté dépend très-principalement de la protection éclatante qu'il accordera à la Religion, et en particulier aux dignes Ministres en faveur de qui j'écris; qu'eux seuls ont les moyens de porter au plus haut point, les progrès et la gloire des lettres dans toutes les contrées de la Terre; qu'eux seuls peuvent ajouter un des plus beaux fleurons à sa couronne, qui est le titre de Mécene Universel; qu'il n'a pas de moyen plus infaillible d'abattre le monstre du philosophisme, ennemi juré de toute autorité divine et humaine.

Je sais bien que mes écrits parviendront difficilement à la connoissance du grand Bonaparte: mais je puis espérer que parmi ceux qui les liront, il se trouvera quelqu'un assez ami de l'humanité, des sciences et des arts, de l'intérêt personnel du Sauveur de la France, et de la France même, qui ne sauroit manquer de périr avec lui, pour mettre sous ses yeux les vues bienfaisantes que je propose, et que je suis prêt à développer. Je le dis avec confiance, elles ne sont pas aussi chimériques qu'on pourroit l'imaginer.

Il s'en faut que j'aie fini de rendre compte de ce que j'ai fait et de ce que je projette de faire. Je ne suis pas même en état de fixer le terme du Mémoire que je me suis engagé de composer, et que les circonstances du moment m'obligeront peut-être de suspendre pour quelque temps.

SUITE DE L'HISTOIRE DES ŒUVRES.

Les circonstances me permettent de reprendre après une assez longue interruption, l'Histoire de mes Œuvres. Je n'ai cessé de travailler et d'occuper deux Imprimeurs. Je me propose de donner une notice succincte des différens Traités ou Mémoires que j'ai continué à publier. Mais comme dans les dernieres pages, j'ai commencé à parler de divers projets que j'ai formés pour le progrès des sciences et des arts, et sur-tout pour la défense et la gloire de la Religion, pour n'en pas faire à deux fois, je reviens sur le même sujet, avant de donner les analyses que je viens d'annoncer.

Premier Projet. J'ai fini par présenter rapidement l'idée de l'établissement d'une Académie Littéraire qui embrasseroit toute la surface du Globe. Je ne répétérai pas ce que j'en ai dit dans les quatre dernieres pages. Cette redite seroit d'autant plus déplacée, que j'ai publié du depuis un Mémoire sur cet important sujet. Il est assez court; et je serois disposé à en donner le développement, si j'avois quelque sujet d'espérer que mon travail seroit pris en considération.

Second Projet. Faire du Théatre une École de Morale. J'apprêterai sans doute à rire à bien des gens par une pareille annonce : mais je consens que l'on rie, pourvu que l'on consente à m'entendre tranquillement quelques momens. On seroit bien loin de ma pensée, si l'on croyoit que je me propose de parler ici en missionnaire ; ce caractere est assez respectable pour que l'on dût se faire un devoir de m'écouter : mais je veux ménager la délicatesse de la plupart de ceux pour qui j'écris. Je vais proportionner mes réflexions à la disposition de leur ésprit et de leur cœur ; je prétends ne me prévaloir ici que des principes d'une saine et sage politique. N'est-ce pas une vérité reconnue de tous les temps et de tous les peuples tant soit peu policés, qu'un Gouvernement et par conséquent une Nation quelconque ne sauroit subsister long-temps sans mœurs ? N'est-il donc pas du plus grand intérêt pour un État, d'employer les moyens les plus assurés pour inspirer à tous les citoyens l'amour et la pratique des vertus morales et civiles ? Or après les moyens que nous fournit pour cela l'empire auguste de la Religion, en est-il de plus efficaces que ceux que peut nous procurer le Théatre sagement dirigé à la fin pour la quelle il a dû être établi ? Mais si loin d'être pour le Public, une école de vertu, il devenoit la sentine de la corruption ; si au lieu d'y aller puiser des leçons de sagesse, on y bûvoit à longs traits le poison du libertinage, et l'on y trou-

voit par là-même la source intarissable de tous les désordres, ne faudroit-il pas convenir que le Théatre seroit un des fléaux les plus funestes à la société ? On ne parla jamais tant de patriotisme que dans les temps où nous vivons; eh ! bien que l'amour de la Patrie soit le seul oracle dont nous entendions la voix en ce moment; et reconnoissons de bonne foi, qu'il est infiniment à désirer que les hommes dépositaires de l'autorité publique, prennent de si bonnes mesures, que la fréquentation du théatre non seulement ne soit plus un foyer de lubricité, mais qu'elle contribue puissamment, comme elle le peut, à nous rendre meilleurs, à nous inspirer l'amour de tous nos devoirs. Ici l'on m'arrête, en feignant de faire un pas en arriere, et l'on se retranche à me dire que mes vœux sont à la vérité dignes de louanges, mais qu'ils sont de nature à mériter place parmi les projets de l'Abbé de Saint Pierre, qu'on a appellés *les rêves d'un homme de bien.* Je conviens que si mes vues ne sont que de brillantes chimeres, elles doivent être abandonnées: mais je suis bien éloigné de le penser; et je me flatte de faire voir que pour les réaliser, il suffit qu'on le veuille, mais qu'on le veuille sérieusement. Un Prince décidément résolu à employer toute son autorité à opérer le bien, pourroit s'y prendre de la maniere suivante.

1.° Il établiroit un conseil d'hommes respectables par leur sagesse, leurs lumieres, leur respect et leur zele pour la Religion, leur pa-

triotisme ; ils seroient chargés d'examiner scrupuleusement les pieces qu'on veut réciter sur le théatre ; et elles ne pourroient paroître que lorsque les reviseurs auroient assuré sous la foi du serment, qu'elles ne renferment rien de contraire aux bonnes mœurs, à la Religion, à l'esprit de subordination, à l'ordre public ; il pourroit encore exiger qu'ils assurassent que la piece est propre à rendre les spectateurs meilleurs. J'ajoute même qu'il le devroit, puisqu'il est si difficile qu'une piece qui ne produit aucun bien, ne produise aucun mal ; le moindre inconvénient qu'il pût en résulter, c'est qu'elle servît à entretenir l'esprit de frivolité, qui sera toujours regardé comme un vice dans un État sagement organisé et administré. Ce conseil seroit composé, au moins en grande partie, d'Ecclésiastiques recommandables à tous égards. Le Souverain pourroit lui-même s'engager par serment à punir sévérement les Membres du Conseil qui négligéroient de remplir avec soin les devoirs d'une place aussi honorable et aussi importante. Il prendroit des mesures analogues, pour s'assurer que tout est de la plus grande décence dans l'exécution, relativement à la déclamation, aux gestes, aux situations, aux attitudes, aux chants, aux danses, à la nature de la musique, &c.

2.° Il exigeroit des comédiens et des comédiennes une vie des plus régulieres, et exempte de tout soupçon, particuliérement sur la décence et la pureté des mœurs, une vie en un

mot propre à rendre honorable la profession de ceux qui montent sur le théatre. Toute personne qui donneroit un juste motif de croire ou même de présumer qu'elle a des liaisons criminelles et même suspectes, seroit exclue à jamais d'un état à qui il est indispensable de mériter la confiance du Public, et nommément des ames honnêtes. Dès-lors l'accès du lieu de la scene, les coulisses, les appartemens des joueurs et des joueuses seroient absolument interdits à quiconque chercheroit à s'y introduire sous quelque prétexte que ce fût. Les seuls gens de service pourroient y être admis pour le besoin; mais il faudroit commencer par s'assurer de leur probité et de la régularité de leurs mœurs.

3.° Il est manifeste qu'on ne pourroit se dispenser d'exiger de tous ceux qui ont quelque rapport avec le théatre, soit pour jouer, soit pour quelque genre de service que ce soit, non seulement un grand fond de respect pour la Religion, mais encore une fidélité exacte et constante à remplir tous les devoirs qu'elle nous impose. Sans cette précaution, on pourra avoir des personnes qui s'étudieront à afficher les dehors de la vertu, et qui emploieront tous les artifices de l'hypocrisie pour être pervers et méchans impunément.

4.° Si la réforme que je propose, paroît avoir quelque chose de décourageant dans son universalité, on pourroit se borner d'abord à en faire l'essai sur une seule compagnie, que l'on

composeroit de sujets choisis avec un soin particulier, soit pour les talens naturels et relatifs à cette profession, soit pour les qualités morales et la régularité de la conduite. Si l'esprit d'un véritable patriotisme regne dans quelque ville un peu considérable, il est certain qu'elle s'empresseroit à attirer dans ses murs, un moyen aussi puissant et aussi assuré de faire une révolution des plus consolantes, dans la maniere de penser et de se conduire. Mais le suffrage de la multitude seroit peu nécessaire pour l'exécution, la volonté du Souverain suffiroit. Peut-être seroit-il obligé de parler en maître, et d'intimer ses ordres d'une maniere absolue. On pourroit désirer en lui le caractere ferme et vigoureux de Sixte V. Mais à cet égard que ne seroit-il pas permis d'espérer du Prince religieux qui nous gouverne, et qui met tout son bonheur et toute sa gloire, à rendre ses sujets heureux et vertueux? Je ne présente ici qu'une légere esquisse sur un sujet aussi important, et je reprendrai volontiers la plume, si je puis jamais me flatter que mes vues pourront être accueillies, et couronnées de quelque succès.

Troisieme Projet. Le respect dans les Eglises. Il est très-assuré que les Souverains rendront au tribunal de Dieu, un compte rigoureux, de toutes les irrévérences qui se commettent dans les Temples des Chrétiens, de tous les scandales qu'on y voit, et qui seroient capables de faire rougir un honnête païen. Ceux d'entr'eux qui négligent un devoir aussi

essentiel, sont d'autant plus inexcusables, qu'il leur seroit infiniment facile de faire cesser des désordres aussi révoltans. O! Maîtres de la terre, Dieu dans son redoutable jugement, ne vous demandera pas seulement si vous avez paru au pied de ses autels, avec les sentimens, l'air, l'attitude d'une foible créature qui rend ses hommages à l'Auteur de son être, il vous demandera encore, si vous avez employé toute votre autorité à exiger rigoureusement de tous vos sujets, l'accomplissement d'un devoir aussi auguste; et vous devez vous attendre à être moins punis pour le mal que vous aurez fait, que pour celui que vous n'aurez pas empêché. Combien peu il vous en coûteroit, de faire à cet égard de sages réglemens et de tenir la main à leur exécution! Ceux qui desservent une Église pourroient être chargés de veiller au bon ordre et à la décence dans son enceinte; ils seroient autorisés à avertir ceux qui s'oublient, avec les égards dus au rang, au caractere, à la qualité des personnes; et si leurs avis étoient mal reçus, la sévérité des loix, apprendroit et forceroit à les respecter. Il est des cas où l'on pourroit intimer aux prophanateurs de sortir du lieu saint, et ils seroient obligés d'obéir provisoirement, quels que pussent être les titres qu'ils croiroient avoir à se justifier. Du reste, ces inspecteurs seroient responsables de toutes les irrévérences qu'ils auroient souffertes ou dissimulées, sous quelque prétexte que ce fût.

QUATRIEME PROJET. La suppression de la Mendicité. Je l'ai indiqué à la page 30. J'ai du depuis publié un Mémoire sur cet important sujet. Je suis dès-lors dispensé d'entrer ici dans aucun détail. J'observerai seulement en passant qu'il a été réalisé avec le plus grand succès dans cinq à six Villes; qu'il est praticable dans une Ville de cent, de vingt, de dix, de trois mille ames, dans un Bourg, un Village, de cent, de cinquante, de vingt habitans. Mais ce qui en fait le mérite principal, c'est qu'il n'exige aucune sorte de dépense. Quel est donc le grand obstacle qui peut s'opposer à son exécution ? C'est l'inertie des esprits, c'est l'empire des vieilles habitudes, dont l'Académie des Sciences s'est autrefois plainte amérement, au sujet des découvertes que les hommes de letres et les artistes font, et qu'on laisse dans l'oubli.

CINQUIEME PROJET Un Calendrier Universel. J'en ai dit quelques mots à la page 32. Le Mémoire que j'ai publié en 32 pages *in octavo*, pourroit suffire pour en faire sentir tous les avantages, pour répondre à toutes les difficultés qu'on oppose. Mais comme je sais par une voie bien sûre, au moment où j'écris, que le Calendrier François est à la veille d'être aboli, je me permets quelques observations relatives aux circonstances.

1.° Il est très-assuré que l'Empereur prend un véritable intérêt à la rectification du Calendrier, qui va s'exécuter par le concert des deux Puis-

sances. On ne peut qu'applaudir à la pensée de Sa Majesté, qui juge qu'il est avantageux que tous les mois soient de trente jours, et qu'on ajoute les jours complémentaires qui doivent terminer l'année.

2.° Les noms des mois à la Françoise, ne font guere d'honneur ni aux lumieres ni au goût de celui qui en est l'inventeur. L'Empereur souhaiteroit qu'on employât des dénominations qui pussent convenir à tous les peuples de la Terre. Celles qu'on vient d'employer, ne sont pas même assorties aux différentes contrées de l'Empire François.

3.° Les noms assignés par les Romains ne marquent pas moins d'ignorance, pour ne rien dire de plus. Ils supposent, comme on l'a cru du temps d'Horace, que l'année n'est composée que de dix mois, et de trois cens jours.

4.° J'ai dit plus haut qu'il faudroit fixer les Fêtes de Noël et de Pâque, aux Dimanches les plus près du solstice et de l'équinoxe. On pourroit de même placer quelque Fête principale au solstice d'Été, et à l'équinoxe d'Automne. Tous les autres jours de l'année devroient être relatifs à ces quatre époques. C'est ce que je développe dans mon Mémoire.

Sixieme Projet. Nous avons une infinité de livres excellens dans notre langue; nous en avons un beaucoup plus grand nombre de mauvais. Je ne saurois comprendre comment il ne s'est pas trouvé jusqu'ici un homme assez zélé, assez éclairé, assez ami du bien de l'État, pour

réaliser un projet dont je m'occupe depuis long-temps, et dont les temps malheureux où nous avons été, ont retardé jusqu'ici l'exécution. Il consisteroit à former une association d'une demi-douzaine d'Imprimeurs ou Libraires qui s'engageassent à donner des éditions parfaitement épurées, de tout ce que nous avons de mieux en genre d'Histoire, de Philosophie, de Poésie, de Morale, d'ascétisme, de vertus sociales. Je voudrois qu'on ne prît dans nos meilleurs Auteurs que ce qu'ils ont de plus exquis en fait de savoir, de goût, de raison, de décence, de bonnes mœurs, de saine politique, de sciences austeres, d'arts libéraux et méchaniques, &c. Ces extraits formés par des hommes judicieux, cultivés, du goût le plus épuré, et sur-tout remplis du plus profond respect pour la Religion, et pour les bons principes en tout genre, devroient paroître sous un format in douze, être imprimés très-proprement, sur de bon papier, avec de bons caracteres, et reliés d'une maniere assez élégante. Si la société dont je parle, entendoit bien ses intérêts, elle ne craindroit pas de s'engager dans de trop fortes dépenses. Je ne crains pas d'assurer de mon côté qu'elle parviendroit rapidement à amasser des millions, tous les frais prélevés, si elle avoit le bon esprit de se contenter d'un gain modéré sur chaque article. Une cupidité aveugle seroit seule capable d'affoiblir l'empressement de toutes les classes de citoyens, à se pourvoir dans leurs magasins. Je développerai ma

pensée par un exemple. Les fables de la Fontaine sont entre les mains de tout le monde, et sur-tout des enfans. N'est-ce pas une chose étrange, que dans un Royaume Chrétien, on n'ait pas encore pensé à retrancher de ce chef-d'œuvre, cinq à six endroits où quelques peintures, ou si vous voulez, quelques expressions peu décentes mettent en danger l'innocence du premier âge qui est bien plus susceptible de fâcheuses impressions qu'on ne le croit communément. Le seul défaut littéraire qu'on peut reprocher à ce fabuliste inimitable, c'est de se livrer quelquefois à un babil immodéré. On pourroit se permettre de retrancher quelques longueurs qui ne sauroient intéresser des enfans; mais une commission aussi délicate ne devroit été confiée qu'à des hommes parfaitement sûrs, par un grand fond de jugement, de sage critique, en un mot par un goût des plus exquis. Un ouvrage ainsi exécuté seroit infailliblement recherché par tous les Colléges, par tous les Chefs de famille, qui comptent pour quelque chose, la pureté des mœurs, c'est-à-dire, le germe et la base de toutes les vertus religieuses, civiles et politiques. On a exécuté un projet de ce genre, par la publication des œuvres choisies du grand Rousseau (j'entends celui de Paris): mais on n'a réussi qu'assez imparfaitement. On a inséré dans ce recueil des pieces, qui, à mon avis, ne sont pas du plus grand mérite, qui n'intéressent que foiblement, tandis qu'on a négligé d'y placer,

des morceaux qui sont au dessus de tout éloge, tels que la peinture de Mydas, l'Ode contre l'hiver, d'où je voudrois du reste faire disparoître les derniers vers; sur-tout les larcins.... Cette expression est trop opposée à mes vues. Pour faciliter le débit des volumes en en diminuant le prix, le Gouvernement pourroit mettre de fortes amendes sur les Imprimeurs, les vendeurs, et même les détenteurs de mauvais livres; et les sommes qui en reviendroient, seroient consacrées à encourager notre association, en lui fournissant des secours.

Septieme Projet. Les Longitudes. On s'exhale en regrets stériles, sur la confusion des langues, à la Tour de Babel. On a tenté vainement de faire la découverte d'une Grammaire d'une langue universelle. On a travaillé longtemps à celle des Longitudes; et l'on peut se flatter d'y être parvenu, comme il est dit dans la Feuille Hebdomadaire de Turin, et comme je l'ai expliqué plus au long, dans un Mémoire. Mais il semble qu'on se complait à affoiblir autant qu'on le peut, l'avantage inestimable de cette connoissance. Les différentes Nations ont fixé le Premier Méridien, chacun selon son caprice. Les François l'ont fait passer par l'Isle de Fer; les Hollandois par le Pic de Téneriffe, les Espagnols et les Portugais, je ne sais où. Les François se sont ensuite ravisés, et ont voulu l'identifier avec la Méridienne de Paris. Les Anglois, comme on devoit s'y attendre, l'ont fixé à l'Observatoire de

Gréenvvich. On s'est encore divisé dans la maniere de compter les degrés de longitude. La plupart font tout le tour du Globe, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à 360 degrés. Quelques-uns se sont mis à compter 180 degrés, est et ouest; et ce n'est pas sans de justes motifs. Toutes ces variations sont infiniment incommodes pour les navigateurs, et fort désagréables pour ceux qui lisent leurs voyages. Cependant il seroit extrêmement aisé de s'accorder, et voici ce que je proposerois.

A la paix, qui ne sauroit être fort éloignée, les François et les Anglois enverroient de concert d'habiles Astronomes, à la pointe la plus occidentale de l'Afrique, c'est-à-dire, au Cap Verd ou au Cap Blanc. Ils fixeroient avec la plus grande précision la différence de ce Méridien avec ceux de Paris et de Londres. On le prendroit ensuite pour Premier Méridien, et l'on compteroit 180 degrés de longitude, est, ouest, comme on compte ceux de latitude, sud, nord. On ménageroit ainsi la délicatesse des différentes Nations. Aucune d'elles n'auroit le moindre prétexte de se refuser à un pareil arrangement, dont il seroit aisé de sentir tous les avantages. Tous les Gouvernemens feroient un réglement pour établir une uniformité aussi désirable, à l'imitation de Louis XIII. qui fixa le Premier Méridien à l'Isle de Fer. Je suis tout disposé à composer un Mémoire sur cet important sujet. Mais, ai-je quelque espérance d'être écouté ?

Huitieme Projet. Mesure Universelle. Après avoir rendu un juste tribut d'admiration à nos François sur leurs derniers travaux pour la vérification de la Méridienne de Paris, je n'ai pas eu la satisfaction de les applaudir de même sur leur détermination de la Mesure Universelle. Dans un Mémoire assez court, j'ai prouvé que leur mesure n'est nullement prise dans la nature; et que si l'on veut disposer les différens peuples de la terre, à l'adopter, chose qu'on n'a pas obtenu jusqu'ici, on doit diminuer le *Metre* de quatre lignes et trois vingtiemes de ligne, pied de Roi. Mon Mémoire est devenu public par l'impression. Ainsi je juge inutile d'entrer ici dans de plus grands détails.

Je reviens maintenant à la suite des Traités ou Mémoires que j'ai publiés successivement. Ce ne seront pas seulement les Philosophes, ce seront encore tous ceux qui sont montés sur ce qu'on appelle aujourd'hui le bon ton, qui seront fort étonnés que j'aie eu l'intrépidité de publier un long Mémoire sur les Miracles. Il faut en effet avoir bien du courage, pour affronter les préjugés à la Françoise. Le jeune Thémistocle dit à un Aréopagite qui le menaçoit de la main: *Frappe, mais écoute.* Je consens que ces Messieurs me jugent: mais j'exige qu'ils commencent par me lire. Il pourra se faire qu'ils trouvent beaucoup à décompter. Du reste, je ne suis nullement disposé à me contenter de déclamations vagues et insignifiantes. Je demande qu'on examine et qu'on apprécie

individuellement les preuves des faits que je rapporte.

Mes lettres sur la Pologne peuvent mériter une confiance particuliere, quoiqu'elles renferment une multitude de choses toutes plus étranges. Nos voyageurs François qui alloient dans ces pays, ne s'éloignoient guere de la Cour, ne voyoient guere que quelques Seigneurs qui se tenoient auprès du Roi. Ils étoient par là-même, peu à portée de reconnoître les mœurs et les usages singuliers de cette Nation. Une longue infirmité m'obligea à séjourner assez long-temps à la campagne, où j'ai acquis des lumieres qu'ils ne pouvoient pas se procurer à Varsovie. J'ai eu occasion de m'assurer que le ton de toutes les Cours de l'Europe, est à peu de chose près le même.

Nos François perdent bien plus qu'ils ne pensent en se familiarisant si peu avec la Littérature Italienne. Mr. l'Abbé Borgo, mon ami intime, que la République des lettres a perdu depuis quelques années, étoit un homme de génie. Il avoit des talens éminens qui s'étendoient à tout. Il a publié un magnifique volume *in quarto*, où il établit un nouveau Systême de Fortification, qui n'a rien de commun avec tout ce qui a été fait ou imaginé avant lui. Le Maréchal Laudon en faisoit le plus grand cas. Le Maréchal Dévins, à qui je le fis connoître, me pria de lui en procurer une copie. J'ai publié en François un Précis de ce bel Ouvrage, avec des figures gravées

par un habile artiste. Je le crois suffisant pour en donner une idée à nos Ingénieurs.

J'ai eu fréquemment occasion d'observer que le peuple n'est pas assez instruit sur la nature de la subordination qu'il doit à celui qui est en possession de l'Autorité. Cependant l'ordre public, et son propre bonheur exigent qu'on lui fasse connoître ses devoirs à cet égard. J'ai composé un Mémoire d'une soixantaine de pages sur cet important sujet. J'y fais sentir vivement que la sûreté des Souverains, et en même temps des peuples, n'a point de base qui puisse être comparée à la doctrine de l'Église Catholique, puisée dans l'Évangile et dans S. Paul. J'ai traité cette même matiere d'une maniere très-sérieuse dans les Lettres d'un Galérien. Je pense qu'il seroit avantageux de répandre ces deux pieces, dans les paroisses mêmes de la campagne.

Il vient de sortir de la presse un quatrieme Recueil de Mêlanges. Il renferme quatre-vingt-dix articles dont je ne saurois même faire l'énumération. Le premier traite de la Tolérance Religieuse. Il a attiré l'attention et excité l'intérêt de la Cour Romaine. Il est du reste de nature à pouvoir obtenir le suffrage des Philosophes mêmes, du moins à un grand nombre d'égards. On y trouve deux Mémoires dont il est parlé dans la Feüille Hebdomadaire. Le premier regarde l'ouvrage monstrueux intitulé, *Le Citateur*. Le second est relatif au culte du Sacré Cœur. Celui-ci ne sauroit manquer de met-

tre en considération le Corps des Pasteurs, qui forme l'Église enseignante. Je réfute avec force, comme il étoit de mon devoir de le faire, le plan d'éducation du Chevalier Filangieri. Les curieux pourront voir de préférence ce que je dis des Vampires et de l'Écuyer Vàlton. Mais je m'oublie ; et il est temps que je m'arrête.

Le hasard a fait tomber sous ma main un Traité de Chymie manuscrit et anonyme. Je l'ai lu avec empressement. Je n'ai pu refuser mon estime à l'Auteur et à son ouvrage dont j'ai senti le prix. Il est monté sur le ton du jour. Il donne à plein collier dans le systême actuellement à la mode. Je n'ai garde de lui en faire un crime, quoique je n'ignore pas que quelques uns des partisans des nouveaux principes ont été tentés de faire un pas en arriere. Quoiqu'il en soit, j'ai cru bien mériter de la chose publique, en mettant au jour le précis de cet ouvrage estimable.

Je vais apprêter à rire à nos Philosophes et autres beaux esprits, en leur annonçant un recueil de Prophéties sur les destinées de la France. Après qu'ils auront bien ri, s'ils consentent à me donner un moment d'audience, voici ce que je leur dirai ; ou s'ils refusent de me lire, je parlerai à des hommes plus raisonnables qu'eux. En 1798, Mgr. Pajet Évêque d'Annecy me communiqua une lettre qu'il venoit de recevoir de Savoie, où il étoit dit qu'un Saint Curé avoit annoncé, il y avoit vingt-cinq ans, la persécution de la Religion dont

nous avons été témoins; et qu'il avoit ajouté que la liberté seroit rendue à l'Église en 1800; c'est ce que nous avons vu se vérifier. Mgr. Pajet est encore vivant; et l'on peut recourir à lui pour s'assurer du fait. Encore une pilule pour nos mécréans. Je proteste sur mon honneur, que long-temps avant la Révolution, on me fit part d'une prédiction, comme venue par une voie surnaturelle. Elle portoit que la Maison de Bourbon étoit à la veille de descendre du Trône. On peut en voir le détail dans la piece que j'ai publiée.

La seconde partie du même Recueil est capable de donner de l'humeur aux Philosophes et de les allarmer. Elle regarde.... elle regarde.... Je ne veux pas en dire davantage. Je gage qu'ils m'entendent à demi-mot. S'ils ont le courage de me lire, ils seront frappés à coup sûr des particularités que renferme mon Mémoire.

J'ai publié la relation d'un Prodige éclatant arrivé aux portes de Rome, le 3 Mai 1804. Un Ecclésiastique d'un mérite éminent, qui a accompagné Sa Sainteté dans son voyage de Paris, y a eu une grande part. Un Sceptique avec qui je suis aux prises depuis quelque temps, m'a avoué sans détour que j'ai prouvé solidement, tout ce que j'avance. Je ne désespere pas de l'amener à quelque conclusion pratique. Je reconnois en lui des qualités morales, qui me donnent cette confiance.

Un digne émule du *Citateur*, a publié un Ouvrage qui a pour titre *Les Crimes de la Philosophie*. J'ai été dupe comme bien d'autres. Dès les premieres pages, j'ai reconnu l'onglon de la bête. L'Auteur qui ne peut se dissimuler le discrédit où est tombée la philosophie ci-devant à la mode, a entrepris d'en faire l'apologie, sous un titre mensonger. C'est ainsi que le vice pour se mettre en crédit, est réduit à se couvrir du manteau de la vertu. Il regne dans toute la suite de cet ouvrage un persifflage non interrompu, qui ne peut en imposer qu'aux esprits les plus frivoles. J'ai composé à ce sujet un Mémoire intitulé, *Le Philosophe Tartuffe*.

La chiourme de tous les genres de mécréans et de mal-vivans, a pris une vive allarme, au sujet du rétablissement des Jésuites dans le Royaume de Naples; et j'avoue qu'elle n'est pas tant mal fondée. Les coriphées de cette race de viperes, ont employé leurs armes ordinaires, pour parer le coup qu'ils redoutent. Effronterie, impudence, imputations destituées de tout fondement, calomnies affreuses, infamies qui n'ont pas la moindre lueur de vraisemblance, noirceurs les plus odieuses; tout a été employé pour décrier un Corps qui pendant deux cens cinquante ans à mérité et obtenu la confiance et l'amour de tous les peuples, par ses vertus et ses bienfaits.

Le Citoyen François, est un des premiers qui s'est mis sur les rangs. Il a pu être soudoyée par les Philosophes; et dans ce cas, il

y auroit plus de bassesse que de méchanceté dans son fait. Le *Publiciste* a eu l'impudeur de se faire son copiste, et a réussi à se rendre aussi méprisable et aussi odieux que lui.

Mais, ce que je ne saurois concevoir, le Rédacteur du *Journal des Débats*, n'a pas craint de souiller sa feuille de ce tas d'ordure, propre à révolter, je ne dis pas, un homme qui a de la Religion et de la conscience, mais une ame tant soit peu bien née, qui a quelques principes de probité, qui a de l'honneur, qui connoît et respecte les loix de la décence.

J'ai repoussé les atrocités du *Citoyen François*, dans mon Dialogue sur la subordination aux Puissances. J'ai publié un Mémoire intitulé, *Au Publiciste*. Quant au Journal des Débats, je ne puis me persuader que M. Géoffroy, à qui la cause de la Religion a les plus grandes obligations, ait trempé dans une pareille infamie. Je me tiens pour assuré, ou que c'est une surprise qu'on lui a faite, ou qu'il n'a pas été en son pouvoir d'empêcher qu'on n'insérât dans sa feuille, une piece plus déshonorante pour lui que pour ceux qui y sont attaqués. Dans les deux cas, il est de son devoir de se justifier aux yeux du Public.

M. Noël, traducteur de la Géographie de Guthrie, a voulu aussi mettre son grain de sel, et plus que son grain de sel. S'il a cherché à se faire valoir auprès des Philosophes, c'est un lâche. S'il pense sérieusement ce qu'il dit, je le plains; mais je ne pouvois me dispenser de

lui faire deux doigts de remontrance. Il me prêtoit si beau, et par plus d'un endroit! J'ai publié deux *Lettres à M. Noël*, en quarante pages *in octavo*. Si jamais elles lui parviennent, je souhaite qu'il ait le bon esprit d'en faire son profit. Il y apprendra à respecter le droit des gens, à parler avec plus de décence des Souverains et nommément du Souverain Pontife, à se rappeller son ancien état et son ancien ministere. Il pourra encore y trouver quelque leçon de Géographie que je lui conseille de prendre en considération.

Mes Lettres sur la Vallouise peuvent attirer l'attention sous deux rapports. Cette Vallée, le lieu de ma naissance, s'étend du nord au sud, dans le voisinage de Briançon; elle a deux lieues de longueur; elle est sensiblement plus élevée qu'Embrun qui est à 300 toises au dessus du niveau de la mer. Elle présente des points de vue très-pittoresques. Les mœurs, les usages, les occupations des habitans ne sont pas moins propres à piquer la curiosité. Elle a été un des premiers théatres de l'Apostolat de l'incomparable S. Vincent Ferrier. Mes Ancêtres étoient arrivés à un tel degré de perversité, qu'il suffisoit d'avoir de la Religion, ou de la probité, ou des mœurs, de l'humanité même pour ne pouvoir pas vivre parmi eux. C'étoient autant de démons, Vincent en fit autant d'Anges. La reconnoissance m'a engagé à en écrire la vie.

C'est un Ouvrage de 350 pages environ *in octavo*. Les vingt ans de l'Apostolat de Vincent

ont été une chaîne non interrompue des prodiges les plus éclatans, des prophéties les plus étonnantes, des conversions les plus multipliées et les plus miraculeuses. On sent dès-lors qu'elle est la marche que j'ai dû me prescrire pour en imposer à nos fiers à bras, à nos esprits forts, et généralement à nos François à la mode du jour. Je ne crains pas de leur annoncer que je me crois inattaquable dans ma tactique, et que je ne prétends rien moins que de leur mettre un baillon dans la bouche, et les réduire au silence.

J'ai publié par maniere de délassement un petit Mémoire sur le Temps vrai et le Temps moyen. Il intéresse une multitude de personnes, tous les teneurs de pendules, de montres même de poche. On sait ou l'on devroit savoir que les révolutions diurnes du Soleil ne sont jamais d'une égale durée; qu'elles sont sans cesse plus longues ou plus courtes, les unes que les autres; qu'ainsi elles ne sauroient s'accorder avec les révolutions d'une pendule bien réglée. Cette inégalité des mouvemens du Soleil vient de trois causes, que je crois avoir mises à la portée du plus mince lecteur. Je détermine la quantité dont une pendule doit avancer ou retarder en 24 heures sur le retour du Soleil au méridien. J'ai donné un autre Mémoire sur la construction et l'usage du Thermometre. J'indique la méthode qu'on emploie pour fixer les points de la congélation, et de l'eau bouillante. L'intervalle qui les sépare, a

été divisé jusqu'ici en 80 parties égales. Les partisans des décimales, veulent les porter à présent à 100. Je fais sentir les inconvéniens qui en résultent. J'apprends à purifier le Mercure qui est préférable à l'esprit de vin. J'observe que la plus grande chaleur moyenne est la même dans tous les pays de l'univers, dans les trois zones, torride, tempérée et glaciale. Elle est désignée par le 26e degré du Thermometre de M. De Réaumur.

Le déchaînement des Philosophes contre les Jésuites, m'a engagé à publier le précis de la vie du Prince Charles de Lorraine et du Marquis De Beauveau, qui entrerent dans leur Société, après avoir fait les sacrifices les plus héroïques. Le même motif m'a porté à faire connoître dans mes Mêlanges, une multitude d'hommes qui ont illustré ce Corps, par les vertus les plus éminentes. J'ai dû faire un choix. L'Histoire des grands hommes de cette Compagnie célebre, ne renferme pas moins de vingt de nos volumes *in quarto* que j'ai lus. Elle a été composée par le Pere Patrignan, sur les monumens les plus authentiques.

J'ai attendu jusqu'ici à parler de mon Traité de l'Usure. Une notice courte et légere n'auroit pas répondu à l'importance du sujet. Il intéresse essentiellement la fortune d'une multitude de familles, et le salut éternel d'une infinité d'ames. Les travers d'un grand nombre de Casuistes en cette matiere, font les plus grands ravages dans la Société. C'est ce qui

m'a engagé à m'en occuper plusieurs années. J'ai multiplié mes recherches et mes réflexions; et ce n'est qu'après de longues méditations que j'ai publié le fruit de mes veilles. Je savois combien les esprits étoient partagés, et je n'ai été nullement étonné de la diversité des suffrages. Attendu l'opposition des opinions, il étoit impossible que tous s'accordassent à envisager mes principes du même œil. J'ai obtenu de grands applaudissements, et j'ai essuyé des critiques ameres. Mais parmi mes censeurs, je n'en ai pas trouvé un, qui ne se soit pas borné à des déclamations vagues et insignifiantes, qui en soit venu à la discussion de quelque difficulté individuelle. Jusqu'ici, je n'ai rien lu, je n'ai rien entendu qui ne m'ait confirmé dans ma façon de penser. Pour faire cesser les clameurs, et dans le désir sincere de connoître, et de faire connoître la vérité, j'ai présenté en personne mon Traité au Souverain Pontife, et l'ai supplié de vive voix et par écrit, d'interposer son autorité, pour faire cesser une discorde, qui est un vrai sujet de scandale, pour tous ceux qui aiment la Société et la Religion.

J'ai publié après coup une addition de seize pages *in octavo*, où je m'appuie du suffrage du célebre Marquis Maffèi, qui dédia son Traité de l'Usure au Pape Bénoît XIV, immédiatement après la publication de la fameuse Encyclique, dont on cherche vainement à se prévaloir contre moi.

La réunion du Piémont à la France m'a fait naître la pensée de publier une suite de lettres sur la ville de Paris où plusieurs Piémontois ont été appellés pour occuper des places dans les Tribunaux et à la Cour. Le séjour que j'ai fait dans cette capitale avoit été insuffisant pour me donner une idée complette de son plan, et de la disposition de ses différentes parties. J'en ai fait après coup une étude réflexie; au moyen d'une grande carte gravée en 1805. L'esprit de combinaison, et d'une combinaison géométrique que j'ai cultivée toute ma vie, m'a été d'un grand secours. A force de tâtonnemens et de réflexions, je crois avoir réussi à mettre un nouveau débarqué à Paris, en état de mieux connoître en arrivant la disposition des rues, et des principaux édifices, que ceux qui sont dans cette ville depuis dix ans. Je donne ici une légere esquisse de la marche que je tiens dans ma premiere lettre.

En entrant dans Paris du côté du sud, on laisse à sa gauche l'observatoire; on parcourt la rue S. Jaques, qui a mille toises de long, et se termine à la Seine. Après avoir passé l'eau, et allant toujours vers le nord, on suit la rue S. Martin qui a aussi mille toises de long. Ainsi la distance de l'observatoire, à la porte S. Martin, est de deux mille toises. Si l'on entre dans Paris, en laissant l'observatoire à sa droite, on suit d'abord la rue d'Enfer, et ensuite celle de

la Harpe qui conduit à la Seine. Ces deux rues forment aussi une longueur de mille toises. On passe l'eau, et l'on trouve bientôt la rue de S. Denis, qui avec ce qui précède fait encore mille toises. Si l'on considère maintenant Paris de l'ouest à l'est, on trouve mille toises du pont de Louis XVI au Pont Neuf ou au Palais, et mille toises du Palais à l'arsenal. On trouve de même mille toises du Palais à l'observatoire, à la porte de Vaugirard, aux Invalides, à la porte de S. Honoré, à la porte de Montmartre, à la porte du Temple, à la porte de Fontainebleau.

Je donne le nom de lisiere à l'intervalle qui sépare les deux paralleles qui vont de l'observatoire aux deux portes de S. Martin et de S. Denis. Je la divise en deux parties égales, que j'appelle lisiere sud, lisiere nord.

Je partage Paris en quatre sections sensiblement égales, qui sont au sud, celles de s. Germain et de S. Victor, au nord celles de S. Honoré et de S. Antoine. En cherchant à m'aider de l'esprit de symmétrie, autant que le local en est susceptible, je fais partir la rue S. Honoré de celle de S. Denis, et la rue S. Antoine de celle de S. Martin. J'observe ensuite que les rues de Montmartre et de Mont-Orgueil sont dirigées vers le nord-ouest, et les deux rues du Temple vers le nord-est. Ces huit rues sont sensiblement disposées en patte d'oie,

ou en lames d'éventail. On verra dans mon Mémoire de quelle maniere je m'y prends, pour dispenser mon nouveau débarqué, de la peine d'apprendre les noms de sept à huit-cents rues, qu'on compte dans cette moitié de Paris. J'en donnerai une idée rapide et légère avant de finir.

La symmétrie a peu de prise dans la section de S.Germain: elle en a cependant quelqu'une. Un grand nombre des rues y sont dirigées vers la campagne et disposées en patte d'oie, mais d'une maniere qui n'est pas des plus régulieres. Cependant on peut parvenir à se conduire dans cette espece de labyrinthe. J'y remarque trois sortes des points rayonnans. Je place le premier au coin du Luxembourg; de-là partent cinq rues; la rue de la Harpe qui va vers le nord; la rue d'Enfer qui va vers le sud; la rue de Seine au nord-ouest; la rue de Vaugirard au sud-ouest; une cinquième rue au sud-est. Un peu plus loin, en allant vers la Seine, vous avez un nouveau point rayonnant, d'où partent cinq rues, d'une maniere assez symmétrique. Enfin on trouve un dernier point vers le milieu de la section, d'où l'on entre dans six rues.

J'aurai de la peine à offrir des vues un peu générales sur la section de S. Victor. De la place Maubert, il part deux rues assez longues, qui vont vers le sud-est; je les appelle dans toute leur longueur, rue S.

Victor, et rue des Gobelins. Le nom gothique de Mouffetard me déplait. Comme l'on voit, il part sensiblement du Petit Pont, quatre longues rues en patte d'oie; la rue S. Jaques, la rue des Gobelins, la rue S. Victor et le Quai de la Tournelle.

La seule rue de traverse qui mérite d'être observée, est commune aux deux sections de S. Germain et de S. Victor. C'est une courbe sensiblement demi-circulaire, qui commence et finit aux deux rues de Seine. Tous les points, ou presque tous les points de cette courbe, sont sensiblement à 500 toises du Petit Pont, et c'est ce qu'il est important de remarquer: j'y trouve un grand moyen de se reconnoître dans cette partie de Paris.

On compte environ 1500 rues dans cette grande ville. A peine y trouvera-t-on un seul habitant qui les connoisse toutes. Quant à moi je n'exige de mon lecteur que la connoissance d'une vingtaine de rues, pour le conduire sûrement et avec la plus grande précision partout où il voudra aller. Je me borne à un ou deux exemples. Je prends mon point de départ du Petit Pont ou du Pont au change; je désigne les isles à droite et à gauche par les signes + et —. Vous voulez aller à la ci-devant Sorbonne? Je me contente d'écrire: Rue S. Jacques, n.° + 7. Vous partez du Petit Pont, vous comptez les isles, et vous êtes assuré de trouver à votre droite la Sorbonne. Si vous de-

vez aller au collège de Louis le Grand, j'écris: Rue S. Jacques, n.° — 8, et vous le trouvez à la huitieme isle à gauche. Je suis une méthode analogue, pour les rues de traverse; j'en laisse ignorer les noms dont je n'ai que faire. On ne sauroit saisir complètement mon systême que par la lecture de mes cinq lettres. Je suis honteux de m'être étendu plus qu'à l'ordinaire: mais je ne pouvois donner une premiere idée de ma méthode en moins de paroles.

Le passage du Rhin par les François à la fin de septembre 1805, m'a donné occasion de composer et de publier trois Mèmoires sur l'équilibre de l'Europe.

Dans le premier, en me mettant en garde contre l'illusion des préjugés nationaux, je balance les sujets de crainte, qu'elle peut avoir pour son indépendance et sa libertè, de la part de la France, de la Russie et de l'Angleterre. C'étoit au commencement d'octobre que j'écrivois. J'ose croire qu'on ne m'accusera pas d'avoir montré de la partialité dans la maniere d'apprécier le pour et le contre dans cette importante question. Je fais ressortir avec quelque énergie, il est vrai, l'esprit d'invasion de la Russie, et les moyens d'éxécution qu'elle a en son pouvoir. Je peins vivement l'immensité des conquêtes de l'Angleterre dans les Indes Orientales. Mais comme c'est une puissance factice, qui ne sauroit manquer d'avoir tôt ou tard le

sort du Portugal et de la Hollande, je m'applique à faire sentir que le salut de l'Europe dépend essentiellement du parfait équilibre où elle doit s'appliquer à maintenir la France et la Russie.

Mon second Mémoire présente un plan de pacification universelle et inaltérable. Il n'a rien de commun avec celui de l'Abbé de S. Pierre, qu'on a qualifié avec raison de rêves d'un homme de bien, parce qu'il a pour base le concert libre de toutes les Puissances, qui est la plus grande de toutes les chimères. Je n'avois besoin pour l'exécution du mien que de la volonté d'un seul homme. Cela étoit vrai quand je l'écrivois au mois d'octobre. Mais il a été beaucoup plus vrai après la bataille memorable d'Austerlitz.

Homo sum, humani nihil a me alienum puto; j'aime sincèrement tous les hommes; et je contribuerois de tout mon cœur à leur bonheur, si la chose étoit en mon pouvoir: mais je dois un amour de prédilection au pays qui m'a donné naissance. Je vois avec sactisfaction les prospérités de la France. L'objet de mon troisieme Mémoire est de les rendre durables. Je fait voir, je prouve, je démontre invinciblement qu'elle périra, qu'elle finira par être démembrée, si elle ne renonce à jamais à tout esprit de conquête. Je lui assigne les limites que la nature elle-même lui avoit préparées. Je déduis les raisons qui doivent décider l'Europe à voir

avec intérêt, avec complaisance même, la France border toute la rive gauche du Rhin. Elles sont tirées du grand principe de l'équilibre des deux principales Puissances. Quant à l'Italie et la Hollande on ne sauroit saisir complètement ma pensée, qu'en lisant mon Mémoire. Il est d'ailleurs temps que je finisse sur ce sujet, tout important qu'il est.

J'ai publié en 1803 une feuille volante sous le titre de *Vœux d'un citoyen biénfaisant*. J'en ai fait mention, page 34. La volubilité des modes françoises est de temps en temps bonne à quelque chose. J'ai été assuré de la maniere la plus positive que le sexe est vêtu aujourd'hui à Paris avec la plus grande décence. Je me suis en conséquence décidé à adresser une longue lettre aux dames, aux demoiselles, aux personnes même du petit peuple, qui s'étoient toutes empressées à Turin, à adopter la mode scandaleuse de la Capitale. Je leur annonce que pour se mettre sur le ton du jour, elles ne peuvent se dispenser de respecter, dans leurs habits, les lois de la pudeur. Fasse le ciel que des considérations purement humaines aient sur ces têtes légeres et frivoles, plus d'empire que n'en a eu jusqu'ici la voix de la Religion, que j'ai fait tonner à leurs oreilles, hélas! avec assez peu de fruit.

Je viens de publier un Mémoire sur la construction et l'usage du Thermometre. Il est peu de persones cultivées aujourd'hui qui ne

soient familiarisées avec ce précieux instrument. Je me suis étudié à mettre à la portée de la multitude les instructions que je donne sur cet intéressant sujet. On a constamment divisé jusqu'ici en 80 parties, l'intervalle entre le point de la glace et celui de l'eau bouillante. Nos Philosophes qui entendent finesse à tout, engoués de leur systême des décimales, ont entrepris de diviser cet intervalle en cent parties; tout comme ils se sont efforcés vainement d'introduire la division du jour en dix heures, la circonférence du cercle en 400 degrés. Qu'arrive-t-il de-là? c'est qu'il faut jetter au rebut, ou tout au moins réformer par des calculs les observations qu'on a faites pendant un siecle. M. de Mayran a publié un Mémoire d'une centaine de pages *in-quarto*, où il a recueilli les observations du Thermometre faites dans tous les pays de l'univers. Nos beaux esprits veulent réformer et assujéttir à un nouveau langage cette piece intéressante qui est entre les mains de tout le monde. Cette prétention, comme tant d'autres, aura le sort de leur Calendrier, qui vient de'être condamné à un oubli éternel.

Je dis librement ce que je pense, dans une longue lettre, sur le fameux *Institut*, qu'on vient d'établir à Paris. On s'est flatté de nous dédommager par-là de la suppression de l'Accadémie des Sciences, de celle des

Belles-Lettres, de l'Académie Françoise.... L'Académie des Sciences formoit le corps le plus respectable des savans de l'univers. Ses Mémoires en font foi. La Société Royale ne pouvoit en aucune maniere lui être comparée. On ne fera cesser les regrets des gens de lettres, qu'en rétablissant cette Académie dans son ancienne forme. Je prouve que celle qu'on a donnée à l'*Institut*, n'est nullement propre à procurer le progrès des sciences et des arts.

Il sort en ce moment de la presse un volume de près de 400 pages *in-octavo*, sous le titre de *Détails Géographiques*. Je l'ai annoncé à la page 40, en quelque mots. Je n'espérois pas alors d'être sitôt en état de remplir l'engagement que je prenois. Je présente au lecteur un parterre immense, il est vrai, mais émaillé de mille et mille fleurs, qui offrent sans cesse le plaisir de la variété et de la nouveauté. Je ne crains pas de trop dire, en assurant qu'il est propre à exciter l'intérêt et l'empressement des personnes de toutes les conditions, de tous les états et de tous les âges. Je parcours successivement toutes les contrées du monde. Laissant à part les détails secs et arides de ma Géographie élémentaire, je m'occupe à recueillir dans ma marche tout ce que je juge propre à orner l'esprit, à former le cœur, à amuser même, à piquer, à satisfaire la curiosité. La richesse et l'abondance des

productions du sol dans les différens climats; une multitude de phénomènes qui excitent la surprise par la singularité et l'admiration, par la grandeur et la beauté; des faits plus vrais que vraisemblables, propres à exercer la sagacité des Physiciens et des Naturalistes; le grand mérite de la nouveauté dans les objets qui passent sans cesse sous les yeux; tout concourt à soutenir, à commander même l'attention du lecteur.

Si l'on me suppose l'esprit de mon état, on doit s'attendre à me voir épouser à tout propos la cause de la Religion et de ses Ministres. Je ne laisse échapper aucune occasion de repousser avec force les imputations plus que hasardées du philosophisme. Je prends en particulier à partie un Géographe ou son traducteur, je m'abstiens de les nommer, qui a sailli la collection d'une infinité de choses utiles, curieuses et intéressantes à plusieurs égards, en se permettant, avec une effronterie intolérable, des assertions odieuses et destituées de tout fondement, en ne respectant ni le trone ni l'autel, en insultant une grande Princesse, en taxant d'insolence la conduite du Chef de l'Eglise Universelle, et en décriant des hommes évangéliques, qui furent le plus ferme appui de l'Eglise Romaine. Je me suis permis de recopier quelques expressions de l'avant-propos, où l'on trouvera de plus amples informations sur la nature du Traité que je publie.

En parlant de la subordination aux Puissances, j'ai oublié de faire mention d'un Dialogue en une soixantaine de pages. Les interlocuteurs sont un Chrétien et un Philosophe. Je me plais à penser que j'ai peint trait pour trait et d'après nature, le ton, l'allure et le jargon de cette mandre de pourceaux d'Epicure, qui sous le manteau de la philosophie, se ravalent au-dessous des brutes les plus stupides. Je fais un parallele soutenu de la Liberté et l'Egalité philosophiques, qui sont le non plus de l'extravagance, et la source de tous les malheurs, et de la liberté et l'égalité dont les citoyens jouissent au sein d'une administration bien réglée. On voit d'un côté le comble de la folie et de la misère, et de l'autre cette mesure de félicité dont il est permis de jouir sur la terre, et qui est le fruit d'une subordination prescrite par la Religion et par les lumières de la raison. On n'a rien oublié pour égarer le peuple sur ses devoirs et ses vrais intérêts à cet égard. On a travaillé à lui inspirer des préjugés tout propres à le rendre criminel et malheureux. Il est certain qu'il a besoin d'instruction sur ce point capital. Qu'on ne s'étonne point de me voir revenir sur ce que j'ai dit à la page 64. Je ne saurois trop insister sur ce grave sujet. Le Gouvernement y a le plus grand intérêt. L'ordre public en dépend essentiellement. Malgré la dépravation qui fait des progrès

si effrayans, la Religion a encore un grand empire sur le gros de la nation. Il s'agit de lui bien faire comprendre qu'elle lui impose le devoir le plus absolu et le plus rigoureux d'une soumission parfaite et entière à ceux qui sont en possession de l'autorité; qu'aucun prétexte, de quelque nature qu'il puisse être, ne sauroit l'autoriser à se livrer à l'esprit de cabale, de sédition, de révolte; que dans toutes les insurrections, quelque succès qu'elles puissent avoir, la multitude est toujours sacrifiée à l'ambition de quelques cabaleurs, qui ne se cherchent qu'eux-mêmes, en faisant semblant de s'occuper de l'intérêt des citoyens; qu'ainsi Dieu en exigeant du peuple une fidelité inviolable à ses maîtres, n'a en vue que son bonheur, et de le mettre à couvert du déluge des maux que l'insubordination entraîne toujours après elle. J'ai insisté dans plusieurs Mémoires sur ce point fondamental de la tranquillité publique. Ils sont assez courts pour pouvoir être distribués à pleines mains dans les villes et dans les campagnes. Si on avoit répandu à temps, et avec profusion, quelque piece de ce genre, on n'auroit pas vu les horreurs de la Révolution. Ce qu'on n'a pas fait, on peut et l'on devroit le faire, pour prévenir de nouveaux malheurs. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût pas une seule paroisse dans tout l'Empire, où l'on ne fît des instructions populaires sur cet important sujet.

Il suffiroit pour cela de développer et de mettre dans tout son jour la morale de l'Evangile et de l'Apôtre des nations. Le peuple qui est foncièrement religieux, l'écouteroit, la recevroit avec docilité; et on le disposeroit facilment à y conformer sa conduite, en lui faisant sentir que son repos et son bonheur en dépendent.

L'éditeur de mes Œuvres s'est donné bien des mouvemens pour recueillir une grande quantité de lettres que j'ai écrites à toutes sortes de personnes, et sur toutes sortes de sujets. Elles sont en général d'un style simple et aisé; le ton épistolaire n'en admet guere d'autre. Il en est cependant un certain nombre, qui ont dû être particulierement soignées. Elles sont adressées à des savans du premier ordre, à des personnes du rang le plus distingué, à des hommes constitués en dignité, dans les places les plus élevées; quelques-unes sont écrites à des Princes, à des Têtes couronnées. Je ne sais si je me fais illusion, en imaginant qu'il est peu de personnes qui ne puissent y puiser quelque modèle relatif aux circonstances où elles se trouvent.

On pensera que je donne l'exemple d'une rare intrépidité, en présentant à des François un ample Mémoire sur les miracles. Mais mon courage va bien plus loin qu'on ne sauroit l'imaginer. Je prends hardiment à partie la chiourmaille philosophique, J'an-

nonce sans détour à ces prétendus esprits forts, que je ne prétends rien moins que de leur mettre un baillon dans la bouche, de les rendre muets, au point de les mettre dans l'impuissance de prononcer une seule parole sans se rendre souverainement ridicules. J'ai dit un mot de la Vie de S. Vincent Ferrier que je viens de publier, et qui est de 350 pages *in-octavo*. J'ajoute qu'elle est un tissu non interrompu d'une multitude innombrable de miracles, et que je les ai tirés de 44 écrivains dont l'autorité est des plus imposantes, ainsi que j'en donne les preuves. Mais les philosophes ne se regarderont pas encore pour battus. Je vais dresser une batterie propre à les foudroyer et à les réduire en poudre. Je parle d'une infinité de prodiges opérés, il y a dix ans, dans la Capitale du Monde Chrétien, qui se sont succédés sans interruption, à toutes les heures du jour et de la nuit, dans un très-grand nombre d'endroits différens, dans les églises, dans les places publiques, où il ne pouvoit y avoir aucun lieu à l'illusion. Ces prodiges ont été opérés en présence de cinquante mille témoins oculaires. La relation en a été publiée dans les plus menus détails, la même année, dans le sein même de Rome, par un des plus savans et des plus respectables écrivains de notre siecle, qui m'en a envoyé une copie, signée par le Cardinal Vicaire *Della Somaglia*, et que j'ai reçue des

mains du Ministre de Rome à Turin. L'auteur, dans la très-longue liste des témoins assermentés, cite tout ce qu'il y a de plus respectable dans Rome, des savans du premier ordre, des hommes distingués par leur naissance, leur rang, leurs qualités personnelles, des Evêques, des Archevêques, des Cardinaux, des Marquis, des Ducs, des Princes. Ils sont dans Rome au moment où la relation est publiée; et pas un ne réclame contre la fidélité du récit. Mais ce qui met le comble à la conviction, c'est la réforme prodigieuse et universelle dans cette grande ville, qu'on raconte sous les yeux de ceux qui en sont le sujet. A vous, philosophes, je vous défie d'ouvrir la bouche, de faire la moindre replique sans acquérir un droit des plus légitimes aux petites maisons.

Je reviens un moment à la Vie de S. Vincent Ferrier. On me dira que des prodiges opérés, il y a quatre-cens ans, peuvent laisser la liberté du doute. Cette défaite pourroit conduire à un pirrhonisme absolu. Mais que dira-t-on à ce que je vais ajouter? Dans l'année même où j'écris, S. Vincent Ferrier a opéré un miracle éclatant dans cette ville. J'en ai publié toutes les circonstances par l'impression. Un citoyen honnête travaillé d'une fievre tierce, rébelle à tous les remèdes, est allé se recommander à S. Vincent Ferrier, au pied de son autel. Il a prié en même temps pour sa fille, qui étoit clouée

depuis trois mois dans un lit, sans pouvoir se remuer, en proie aux plus vives douleurs. Le père n'a plus ressenti aucun accès de sa fievre; la fille fut tellement guérie, que le lendemain elle fut en état de se trouver à table avec le reste de la famille. J'ai provoqué nos philosophes; je les ai invités à entreprendre l'examen de ces faits surnaturels. Six mois se sont écoulés depuis, je n'en ai pas vu un seul paroître sur les rangs. Il sont en possession de tout fronder, de ne rien examiner. Il n'y a pas de meilleurs sourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

Je suspends en ce moment l'Histoire de mes Œuvres, que je serai bientôt dans le cas de reprendre. Arrivé à ma quatre-vingtieme année, je ne sens nullement le poids de l'âge; je me ressens la même vigueur et la même activité pour le travail, que j'avois à quarante ans. Je continue à occuper deux Imprimeurs. Mais je ne saurois me dissimuler que je touche de bien près au terme de ma carriere.

SECONDE SUITE DE L'HISTOIRE DES ŒUVRES.

Dès mes jeunes ans, on me mit entre les mains les Institutions Nevvtoniennes de Sigorgne. En fait de Traités élémentaires d'Astronomie Physique, je ne connois rien de mieux. Cet ouvrage me satisfit beaucoup. J'en fis une lecture assidue, pour me bien pénétrer des principes qu'on y établit. Cependant comme l'Auteur dès les commencemens appuie sa théorie sur quelques idées infinitésimales, il me restoit, et me resta assez long-temps quelque inquiétude sur ce point; ce qui ne doit pas étonner dans un apprentif, nos plus grands génies ont disputé soixante ans sur cette matiere, avant de parvenir à s'entendre et s'accorder. Je m'occupe depuis long-temps à applanir les routes du savoir à la jeunesse, en cherchant à faire disparoître les difficultés qui peuvent les arrêter dans les élémens qu'on leur met entre les mains. Je me suis rappellé à ce sujet, les premieres études que j'ai faites dans le livre de Sigorgne. J'ai composé en conséquence un Mémoire qui a pour titre, *Des Forces Centrales*. J'y fais usage de l'idée que j'ai donnée de la nature du Mouvement

dans mes *Vues Nouvelles*, et qui me met en état d'établir les principes de Sigorgne, sans recourir à ses infiniment petits. J'ai cru en cela rendre un service important aux commençans, qui sont naturellement rebutés, comme je l'ai été moi-même, par une marche qui n'est guere à leur portée. Je me suis prévalu de la même méthode, dans l'Introduction de mon Traité du Jet des bombes. Et en cela j'ai peut-être acquis quelque titre à la reconnoissance des jeunes éleves de l'Artillerie.

Les *Fondemens de la Foi*, par M. Aymé, sont un livre au dessus de tous les éloges. Un homme du plus grand mérite, qui me le fit connoître dans le temps, m'assura qu'il faisoit autant ou plus de bien, que Voltaire ou Rousseau n'avoit jamais fait de mal. Je l'ai lu plusieurs fois; et chaque nouvelle lecture m'en a donné une idée plus avantageuse. C'est un vrai chef-d'œuvre. Cependant le soleil a ses taches, et les diamans ont leurs défauts. Un petit nombre d'endroits m'ont paru susceptibles de quelque réforme. Il a été spécialement composé pour les jeunes gens qui entrent dans le monde à la fin de leurs études. J'indique, dans un Mémoire assez court, les changemens que je jugerois nécessaires, pour le mettre plus complétement à la portée de cet âge.

La Révolution a ouvert les yeux à bien des gens. Les excès énormes où s'est porté l'esprit philosophique, ont fait sentir vivement

le trésor inestimable que la société possede dans la croyance de la Révélation. On pourroit en citer un grand nombre d'exemples. Il en est un en particulier, qui a fait sur moi la plus grande impression. Un heureux hasard a fait tomber dans mes mains, une lettre du Duc De Richelieu au Duc De Chartres son fils. C'est souvent dans l'adversité que les prestiges qui nous aveugloient, se dissipent. Le Pere avoue qu'il avoit été élevé au sein de la philosophie, où il avoit appris à être l'écho de Voltaire, et à traiter le Christianisme *d'infame*. Il déclare ensuite qu'après de mûres réflexions, il est revenu à la religion de ses peres. Il détaille les raisons qui l'ont engagé à changer de façon de penser. Il le fait d'une maniere si noble, si judicieuse, si éloquente, si élégante, qu'on reconnoît la plume d'un Grand, homme d'esprit, qui n'a fréquenté que la meilleure compagnie, et la plus cultivée. J'ai jugé qu'une nouvelle édition de cette piece estimable, qui peut être devenue rare, ne pouvoit manquer d'être accueillie. Je l'ai accompagnée de quelques observations qui peuvent inspirer de l'intérêt.

J'ai trouvé dans une de ces brochures qu'on peut qualifier de papiers bleus, un morceau digne d'attention, sous le titre de *Milfort mourant*. Je sais qu'il y a en Angleterre une famille de ce nom. Mais attendu la source d'où j'ai tiré la piece dont je parle, il pourroit se faire qu'elle fût une composition faite à plaisir, et que l'événement dont il y est parlé,

n'eût jamais eu de réalité. Quoiqu'il en soit, la peinture qu'on y voit, du désespoir d'un pécheur mourant, est capable de faire la plus profonde impression. Elle est tracée avec des traits sombres et sublimes, supérieurs à ceux qu'on admire dans les Nuits d'Yonk. Le récit est assez court; j'ai cru le rendre encore plus frappant, en le faisant contraster avec celui de la mort de quelques justes qui ont vérifié dans leurs derniers momens, la belle pensée de S. Bernard: *justus patienter vivit, delectabiliter moritur.*

On trouve dans mes *Mélanges* un premier essai sur le Mystere de la Trinité. Ce sujet est si grave et si important, que je me suis décidé à m'en occuper de nouveau, et à le traiter avec plus d'étendue. Je commence par insister sur ce que les Théologiens disent communément sur ce Dogme impénétrable. Je fais ensuite un pas plus avant; je prends à partie les coriphées de la philosophie. Je ne me contente pas de leur dire que l'autorité incontestable de la Révélation leur impose le devoir de croire ce qu'ils ne comprennent pas. Je les serre de près avec une Logique marquée, je puis le dire, au coin d'une rigueur géométrique; et je leur démontre que non seulement ils doivent croire le Mystere de la Trinité, mais qu'ils le croient en effet. Je présente au lecteur un paradoxe, qui paroît aussi inconcevable que le Mystere dont je parle; je demande pour toute grace, qu'il ne me juge qu'après m'avoir lu.

Les Théologiens se sont beaucoup appliqués à répondre aux difficultés que les philosophes font à la suite de Julien l'apostat, sur la diversité des deux Généalogies de Jesus-Christ, par S. Matthieu et S. Luc. La prétendue adoption de Joseph par Héli pere de la Mere de Dieu, fût-elle aussi bien prouvée qu'elle l'est peu, ne seroit encore guere propre à satisfaire les esprits conséquens qui ne se contentent que de raisons solides. Elle conduiroit à conclure que les deux généalogies sont l'une et l'autre, celles de Joseph; et qu'on ne sauroit en déduire que Jesus-Christ descend de David et d'Abraham, ce qui étoit évidemment le grand objet que les Evangelistes avoient en vue. Un simple pere putatif ne pouvoit nous apprendre que le sang de David et d'Abraham, couloit dans les veines du Messie.

Toutes les difficultés s'évanouissent, si l'on prouve que la généalogie selon S. Luc, est celle de Marie. Pour y parvenir j'ai suivi la route que M. De Feller, mon ancien confrere et ami, indique dans son Catéchisme philosophique. Tout se réduit à établir le véritable sens de ces paroles de S. Luc: *Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat* . . . On est autorisé à rapporter le premier *qui*, et tous ceux qui suivent, non à Joseph, mais à Jesus, en cette maniere: *qui* Jesus *fuit Heli*, *qui* Jesus *fuit Mathat* . . . . *qui* Jesus *fuit Dei*. Dans mon Mémoire je déduis les raisons sur les quelles est

appuyée cette façon de penser. Elle est si naturelle, et aujourd'hui si généralement reçue, qu'on peut l'adopter avec la plus grande confiance. M. De Feller, chez qui je l'ai puisée, fait à ce sujet une réflexion bien simple et bien décisive. Quand d'un côté, dit-il, on écrit la généalogie d'un homme par sa mere, et de l'autre par son pere, il est clair qu'il y aura deux généalogies très-différentes. Il conste par un grand nombre d'exemples que les deux noms de Joachim et d'Héli signifient une même chose; c'est ce que je fais voir dans mon Mémoire, en recourant au génie de la Langue Hébraïque.

J'ajoute ici une réflexion qui ne se trouve pas daus ce Mémoire. Lorsque les Evangélistes écrivoient, les Juifs étoient généralement dans l'opinion que Jesus étoit fils de Joseph; il étoit important de leur faire voir que même dans ce cas, Jesus descendoit de David; et c'est ce qui résulte de la généalogie par S. Matthieu. D'un autre côté, on ne peut s'empêcher de reconnoître l'esprit de Dieu dans la maniere dont s'exprime S. Luc, en disant qu'il descendoit d'Héli sans faire mention de Marie sa mere fille d'Héli. Ce silence est un trait d'une sagesse toute divine, propre à montrer que la vraie généalogie de Jesus étoit indépendante de celle de Joseph. J'ai de la peine à bien rendre ma pensée; tout ce que je puis dire, c'est que l'un et l'autre Evangéliste ne pouvoient s'expliquer avec plus de circonspection sur un sujet aussi vénérable et aussi auguste.

Je ne saurois trop applaudir à l'empressement que l'on montre depuis un siecle, pour cultiver la Botanique. Il est porté aujourd'hui à une sorte d'enthousiasme, et l'on ne sauroit le combler de trop d'éloges, attendu les avantages inestimables qu'on peut retirer de cette science. Du reste on ne peut trop se récrier sur le langage barbare ques nos Botanistes François ont introduit depuis quelque temps, dans ce genre d'étude. Il y a quelques années que je déplore l'état pitoyable où les prétendus philosophes ont réduit notre pauvre langue, dont la douceur, l'harmonie, l'urbanité faisoient les délices de toutes les personnes cultivées de l'Europe. Ils l'ont défigurée d'une maniere si hideuse, qu'on a de la peine à la reconnoître. Nos Botanistes ont enchéri sur cette dévastation vandalique. Ils ont adopté un jargon tout propre à dégoûter les jeunes gens qui se sentiroient disposés à s'appliquer à la connoissance des plantes. Ce n'est pas ainsi que les Tournefort, les Jussieu sont parvenus à répandre le goût de cette science précieuse. On lui rendra toute son amabilité, tout ce qu'elle a d'attrayant, en revenant à la maniere de s'exprimer de ces fondateurs de la Botanique.

C'est en me réglant sur ces principes que j'ai publié une description des Plantes, en un volume *in octavo* de 350 pages. Je n'ai eu garde d'adopter le langage des Botanistes de nos jours. Je puis assurer qu'on n'y trouvera pas une expression qui ne soit de mise dans,

la bonne compagnie. Ce n'est pas du reste, que par un excès de délicatesse, j'aie renoncé à l'esprit de système. Convaincu que la classification méthodique des végétaux est absolument indispensable, comme la prudente abeille, je me suis étudié à prendre dans Tournefort et Linné ; les matériaux d'un ordre qui tient le milieu entre les systêmes de ces deux célébres Botanistes. On peut voir la marche que je tiens, et les motifs sur les quels je m'appuie, dans la Botanique élémentaire que j'ai mise au jour, il y a quelques années.

J'ai composé un Traité assez ample sur la réalité et la rigueur des peines du Purgatoire. Je déclare en entrant en matiere, aux prétendus esprits forts, que je ne m'attends pas à les trouver disposés à accueillir cette production de ma plume. Du reste je leur démontre invinciblement que, s'ils admettent l'existence d'un Dieu souverainement Saint, souverainement Juste, ils ne peuvent se refuser à reconnoître qu'il y a dans l'autre vie un châtiment et une récompense réservés au vice et à la vertu; et puisque la plupart d'entr'eux se récrient sur l'éternité des peines, je conclus qu'ils croient eux-mêmes à la vérité du Purgatoire; que c'est le nom, et non la chose, qui fait le sujet de leurs railleries. J'adresse ensuite la parole aux Fideles qui croient à la Révélation, je me borne à leur présenter une vive peinture de la rigueur et de la durée des peines du Purgatoire, appuyées sur les autorités les plus multipliées

et les plus respectables. Le grand objet que je me propose, c'est d'inspirer une sainte terreur aux ames peu timorées qui se bornent à éviter les péchés les plus grossiers, et de les faire trembler à la vue de la sévérité avec laquelle le Souverain Juge exige l'expiation des fautes les plus légeres. J'ai jugé que la maniere la plus assurée de parvenir au but que j'ai en vue, étoit de former un recueil de traits historiques, puisés dans des sources sûres, qui présentent cette importante vérité sous différens aspects, propres à opérer l'impression la plus salutaire et la plus durable. J'offre aux personnes les moins capables d'application, une galerie de tableaux dont la diversité soutient l'attention du lecteur. C'est un parterre émaillé de mille fleurs, dont la variété des formes et des couleurs présente à chaque pas les agrémens de la nouveauté.

Un heureux hasard m'a fait tomber sous la main un ouvrage en deux volume *in douze*, sur l'Instinct, composé par M. Reymar Professeur de Philosophie à Hambourg. Ce Traité ne contient rien de médiocre; tout y est ou très-bon, ou décidément mauvais. Du reste comme ce sujet est de la plus grande importance, dans un temps où il est du bel air de fronder hautement l'existence de l'instinct, j'ai cru rendre un service essentiel aux lettres et à la Religion même, en dépouillant cette production estimable, de tout ce qu'elle contient d'absurde, de faux, de hasardé, propre à rebuter les lecteurs d'un goût solide et épuré,

en y ajoutant par maniere de correctif ou de supplément, un assez bon nombre d'observations et de réflexions. Les Philosophes ont senti que si le Christianisme est une invention purement humaine, un Dieu souverainement vrai n'a pu permettre qu'il fût étayé de cette multiplicité de preuves dont chacune prise séparément est de la plus grande force, et dont l'ensemble porte la conviction la plus irrésistible dans un ame qui n'a pas renoncé aux premieres lueurs de la raison. En désespoir de cause, ils ont porté la brutalité jusqu'à dire qu'il n'y a point de Dieu. Si un grand nombre d'entr'eux rougissent aujourd'hui des excès de leurs devanciers; s'ils n'osent se déclarer ouvertement pour une impiété aussi monstrueuse, il n'en est pas moins vrai que leurs principes, leur morale, ne peuvent se concilier avec l'idée d'un premier Etre, souverainement parfait, souverainement sage, souverainement bon, qui ne sauroit abandonner aux caprices du hasard des créatures intelligentes, même simplement sensitives, qui sont l'ouvrage de ses mains. L'extrait que j'ai publié, de l'Ouvrage de M. Reymar, est particuliérement propre à rendre sensible le doigt de Dieu, dans la multiplicité et la diversité des instincts dont tous les êtres vivans ont été pourvus.

Il peut aisément se faire que ce soit ici la derniere suite de l'Histoire de mes Œuvres.

Il est vrai qu'à quatre-vingt-trois ans, je ne suis sujet à aucune infirmité; que je ressens la même aisance et la même activité pour le travail du cabinet, que j'avois il y a quarante ans: mais ce seroit la plus grande des illusions de ne pas reconnoître que je touche de bien près au terme de ma carriere. Mes ouvrages imprimés forment en ce moment vingt volumes *in octavo*, de trois cens à quatre cens pages l'un. Je suis occupé à préparer les matériaux du vingt-unieme, sans pouvoir me promettre d'y mettre la derniere main.

Il y a soixante ans que je travaille à me rendre utile à la société. Entré chez les Jésuites à l'âge de seize ans, j'ai été formé de bonne heure à diriger toutes mes vues vers l'utilité publique. Les différentes circonstances où je me suis trouvé, m'ont engagé à m'appliquer à peu de chose près, à tous les genres de culture. Les langues, la Géographie, la Chronologie, l'Histoire, la Métaphysique, la Physique, l'Histoire Naturelle, l'Astronomie, les Mathématiques m'ont occupé successivement et souvent dans le même temps. Au milieu de cette variété d'études, je n'ai jamais perdu de vue le grand intérêt de la Religion. J'ai eu mille et mille occasions de reconnoître, que nos soit-disant philosophes ont entassé les absurdités de tous les genres, lorsqu'ils ont prétendu tirer des sciences naturelles, des armes pour combattre la Révélation; qu'ils ont donné des preuves de la plus grossiere ignorance dans ces mêmes sciences,

toutes les fois qu'ils ont cherché à y trouver un aliment à cet esprit d'impiété qui les tyrannise. Mais on peut dire qu'ils se sont surpassés eux-mêmes, dans les écarts monstrueux où ils ont donné sur l'origine des idées, sur la nature et les propriétés de la matiere, sur la spiritualité de l'ame, sur la nature et les loix générales du mouvement. C'est principalement sur ces grands objets que je me suis armé de tout mon zele. L'intérêt que je prenois aux progrès des sciences et des arts, étoit bien suffisant pour m'exciter à m'opposer aux ravages aux quels ils étoient exposés. Mais je me suis tout autrement enflammé, aussi-tôt que j'ai reconnu à ne pouvoir en douter, que tous ces travers sacrileges ne tendoient à rien moins qu'à renverser l'auguste édifice de la Religion. Ils ont bien été quelquefois l'effet de la simple présomption, de l'impéritie, d'un défaut de justesse d'esprit: mais ils ont été plus souvent le fruit d'un dessein formé de combattre la Révélation. Dieu qui se plait à confondre les vains projets des hommes, les a frappés d'un esprit de vertige, *immisit in eos spiritum vertiginis*. C'est cette grande vérité que je me suis constamment appliqué à mettre dans tout son jour.

A Turin, le 15 septembre 1808.



TABLE

DES OEUVRES DE ÇE VOLUME
AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

Histoire des oeuvres de l'Auteur	ll.	00. 75.
Deux suites de la même histoire, séparement	»	00. 40.
Seconde suite, séparement .	»	00. 10.

On vend aussi les feuilles détachées à un centime chaque page, pour ceux à qui elles pourroient manquer.



